U d'/of OTTAWA
39003003891263

294-1B-49

# La Bascule

Comédie en quatre actes, représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre du Gymnase Dramatique, le 31 octobre 1901.

## DU MÊME AUTEUR

ÉDUCATION DE PRINCE (dialogues). . . . . 1 vol.
CHÈRES MADAMES (dialogues). . . . . 1 vol.

*Théâtre du Chat Noir*

PHRYNÉ (scènes grecques). . . . . 1 vol.
AILLEURS (revue symbolique) . . . . . 1 vol.

*Théâtre*

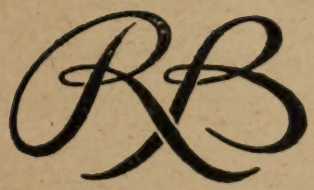
EUX, un acte. . . . . 1 vol.
FOLLE ENTREPRISE, un acte (Vaudeville). . . . . 1 vol.
LYSISTRATA, comédie en quatre actes (Grand Théâtre) . . . . . 1 vol.
AMANTS, comédie en cinq actes (Renaissance). . . 1 vol.
LA DOULOUREUSE, comédie en quatre actes (Vaudeville) . . . . . 1 vol.
L'AFFRANCHIE, comédie en trois actes (Renaissance) . . . . . 1 vol.
LE TORRENT, comédie en quatre actes (Théâtre-Français). . . . . 1 vol.
LA CLAIRIÈRE, en collaboration avec Lucien Descaves, pièce en cinq actes (Théâtre Antoine) . . 1 vol.

SEP 01 1972

MAURICE DONNAY

# La Bascule

comédie en quatre actes



PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

*Il a été tiré à part 15 exemplaires sur vélin des Papeteries du Marais, fabriqué spécialement pour les éditions de la Revue Blanche.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

PQ
2607
.Q5B3
1902

A ALPHONSE FRANCK

SON AMI

M. D.

## PERSONNAGES

| | |
|---|---|
| HUBERT DE PLOUHA . . . . . | MM. FÉLIX HUGUENET |
| AMÉDÉE DE JUGAN . . . . . | NOIZEUX. |
| PAUL LORSAY. . . . . | LE GALLO. |
| CHAVRESAC. . . . . | RICHE. |
| BRUCAROL . . . . . | PAUL PLAN. |
| MASSUT. . . . . | GOUJET. |
| ADRIEN. . . . . | JEAN DAX. |
| VICTOR. . . . . | VIGNAUX. |
| ROSINE BERNIER . . . . . | Mmes JEANNE ROLLY. |
| MARGUERITE DE PLOUHA . . . . | MARTHE RYTER. |
| MARTHE DE JUGAN . . . . . | GABRIELLE DORZI |
| LOUISE GUERNY . . . . . | MAGGIE GAUTHIE |
| AUGUSTINE. . . . . | ANDRAL. |
| MARIE . . . . . | LANTELME. |
| UNE NOURRICE . . . . . | BERTET. |
| MARIE-LOUISE DE JUGAN, huit ans . | La Petite FÉLICIE QUET |
| YVONNE DE JUGAN, six ans . . . . | La Petite RENÉE. |
| JANE DE JUGAN, quatre ans . . . . . | La Petite ROSA. |

# ACTE PREMIER

*Au Théâtre Moderne. — La loge de Rosine Bernier; c'est, plutôt qu'une loge, un petit salon arrangé dans le goût du* XVIII^e^ *siècle. — Porte au fond donnant sur le couloir des loges. — Porte à droite garnie d'une portière et communiquant avec le cabinet de toilette. — A gauche, une coiffeuse; à droite, une petite table.*

## SCÈNE PREMIÈRE

### AUGUSTINE, puis MASSUT.

Au lever du rideau, Augustine, grosse femme en tablier blanc, range la loge, dispose sur une chaise la robe que Rosine mettra à l'acte suivant, etc. ; on frappe à la porte.

AUGUSTINE

Entrez. (C'est le coiffeur, très correct : redingote, chapeau de haute forme. Il porte à la main un petit carton mordoré.) Ah ! c'est vous, Monsieur Massut ; vous apportez la perruque?

MASSUT

Oui, Madame Augustine, j'apporte le nouvel arrangement pour la perruque que Madame Bernier m'a commandé pour le troisième acte... J'avais peur d'être en retard. (Il dépose son carton sur une chaise.)

AUGUSTINE

Oh! le deux n'est pas encore terminé. Pourtant, ça ne va pas tarder. (On entend des éclats de rire. Voilà Madame Jamine qui rentre dans sa loge, à côté.

MASSUT

Ça marche toujours ici... vous êtes contents?

AUGUSTINE

Si ça marche! Vous savez que le Président est dans la salle, ce soir. Il est dans l'avant-scène de droite avec sa dame, et il paraît qu'il s'amuse beaucoup.

MASSUT

Vraiment ?

AUGUSTINE

Si ça marche ! c'est-à-dire que c'est un succès sans précédent. Vous connaissez la pièce ?

MASSUT

Non, je ne l'ai pas encore vue.

AUGUSTINE

Madame vous donnera des places... pas tout de suite naturellement.

MASSUT, digne.

Si j'ai envie de la voir, je paierai.

AUGUSTINE

Le secrétaire nous disait tout à l'heure qu'il y avait de la location jusqu'à la fin du mois. Si vous voyiez la salle ce soir, c'est

bondé... on ne trouverait pas un strapontin... et des toilettes !

MASSUT

Oui, oui, je sais, toutes mes clientes m'en parlent beaucoup.

AUGUSTINE

Entre nous, le théâtre avait besoin de ça. Je ne sais pas ce que le directeur serait devenu. Il ne faudrait pas qu'il joue beaucoup de pièces comme *Fritjof Strôm ;* mais aussi, c'est bien fait... pourquoi a-t-il la manie de jouer toutes ces sacrées pièces traduites de l'allemand ?

MASSUT, rectifiant.

Du norvégien.

AUGUSTINE

C'est toujours de l'étranger... une pièce où il n'y avait pas d'amour... pas de cos-

tumes, rien de rien. Ces pièces-là, voyez-vous, ça ne plaît pas.

MASSUT

Parce que le public parisien est incapable d'attention. C'était intéressant pourtant... il y avait des choses bien.

AUGUSTINE

Oui, je sais, vous aimez ce théâtre-là, vous, ou, du moins, vous faites celui qui l'aime... c'est de la pose !

MASSUT

Vous vous trompez, Madame Augustine, je ne suis pas un snob.

AUGUSTINE

Je n'ai pas dit ça... Vous saurez que je n'emploie jamais de ces mots-là envers quiconque. Mais vous ne me ferez jamais ac-

croire qu'on puisse aimer de voir des pièces où on ne rit pas, où on ne pleure pas. Alors, quoi? Qu'est-ce qui vous amuse là-dedans?

MASSUT

Ça ne m'amuse pas, Madame Augustine, ça m'intéresse. Je ne viens pas au théâtre pour m'amuser, mais pour m'instruire... ça m'intéresse à cause des idées.

AUGUSTINE

Lâchez-moi donc le coude avec vos idées! Est-ce qu'il y a des idées dans la pièce que nous jouons en ce moment? Je n'en ai pas connaissance... Seulement, il y a des costumes, de l'amour, des mots d'esprit, et tout le monde vient... même le Président... Quoi?

MASSUT

Rien, je ne dis rien... je ne l'ai pas vue...

Quand je l'aurai vue, je vous donnerai mon avis.

AUGUSTINE, haussant les épaules.

Votre avis !

MASSUT

Je ne demande pas mieux que de la trouver bien, cette pièce, quoique d'un auteur français : je n'ai pas de parti pris. On m'a même dit qu'il y avait de très grandes qualités, que c'était une très jolie reconstitution de l'époque de Louis XV... Nous verrons, nous verrons...

AUGUSTINE

Et puis, il y a surtout madame...

MASSUT

Oui, il paraît qu'elle est tout à fait bien.

AUGUSTINE

Voilà dix ans que je suis l'habilleuse de

madame, que je l'ai suivie en tournée, en province, à l'étranger, partout... et elle en a eu, des succès ! Mais jamais un pareil à celui-là. Tous les soirs, elle reçoit des lettres de félicitations haut comme ça... et des déclarations... et des fleurs !

MASSUT

Oh ! les fleurs, ça ne prouve rien. Si vous voyiez la loge de Blanche de Mortagne, à Lutetia.

AUGUSTINE

Oui, mais ce qui prouve quelque chose, c'est que tous les anciens amis de madame rappliquent. Ils voudraient bien recommencer, vous comprenez, on parle tellement de madame... alors les succès, les articles de journaux, ça leur monte à la tête... ils en veulent, quoi, ils en deman-

dent... Et puis, ce qui prouve quelque chose, c'est que la personne qui joue dans le théâtre à côté et qui est pourtant la meilleure amie de madame... vous savez qui je veux dire...

MASSUT

Oui... Eh bien?

AUGUSTINE

Eh bien! imaginez-vous que, depuis le soir de la première, elle n'a pas donné signe de vie, pas un mot... rien...

MASSUT

Ça, c'est une preuve... Ça ne m'étonne pas... tenez, à propos, ce matin, j'étais chez Blanche de Mortagne...

AUGUSTINE

Qu'est-ce que vous me chantez avec

votre Blanche de Mortagne ? C'est une grue.

MASSUT

C'est une artiste : elle joue la pantomime.

AUGUSTINE

Avec ses cuisses.

MASSUT

Attendez, laissez-moi finir. J'étais donc chez elle, en train de l'onduler... elle se fait onduler à table, pendant qu'elle déjeune ; il y avait là Suzanne Grégeois et deux messieurs que je ne connais pas.

AUGUSTINE, chineuse.

Elle ne vous a pas présenté ?

MASSUT, bref.

Non, elle n'y aura pas pensé.

AUGUSTINE

Alors ?

MASSUT

Alors, on est venu à parler de la pièce et de Madame Bernier, naturellement, et Suzanne Grégeois a eu l'imprudence de dire que, pour elle, Madame Bernier était la première actrice de Paris ; qu'elle avait un talent incomparable. Là-dessus, imaginez-vous, voilà Madame de Mortagne qui crie : « Suzanne, je vous défends de dire devant moi qu'une autre femme a du talent ! » L'autre insiste, si bien que Madame de Mortagne commande au maître d'hôtel : « Enlevez le couvert de madame ! »

AUGUSTINE

Pas possible !

MASSUT

Nous croyions tous à une plaisanterie;

mais pas du tout, c'était sérieux. Alors, quand Madame Grégeois a vu le larbin s'approcher pour enlever son couvert, elle n'a fait ni une ni deux ; elle a dit : « Si je ne déjeune pas, personne ne déjeunera. » Et elle a tiré la nappe à elle, comme ça (Geste), et tout a fichu le camp par terre, les assiettes, les carafes, l'argenterie, les seaux à champagne. Si vous aviez vu le coup de Trafalgar, il y avait de quoi payer sa place.

AUGUSTINE

Vous devez en voir de drôles dans votre métier.

MASSUT

Ah ! oui, j'en vois de drôles. Vous comprenez, on ne se gêne pas devant moi... Ainsi, tenez, il y a des clientes que j'ondule dans leur lit... Alors, je sais comment elles sont faites.

AUGUSTINE

Dites-donc, vous qui aimez les idées, ça doit vous en donner.

MASSUT

Oh ! ma foi non... pas plus que de voir votre figure.

AUGUSTINE

Hé bien ! je vous remercie. Et puis, ça vous ferait quelque chose, ce serait le même prix.

MASSUT

Mais ne croyez donc pas ça... Plus d'une fois, si j'avais voulu...

AUGUSTINE

Vous... (Elle se tord.) Ah ! laissez-moi rire.

MASSUT, piqué.

Certainement, moi. Oh ! je ne me fais pas d'illusion, je sais bien que ce n'est pas

pour moi. Seulement, quand je présente ma note, vous comprenez, ces femmes-là ça n'a pas d'ordre, ça laisse accumuler... Alors, on me fait comprendre... parfaitement... mais je ne marche pas... ça n'est pas avec cette monnaie-là que je nourrirais ma femme et mes enfants... n'empêche que pas plus tard qu'avant-hier...

AUGUSTINE

Taisez-vous! voilà madame qu'elle remonte... Vous me raconterez vos saletés un autre jour.

Elle passe dans le cabinet de toilette. Rosine Bernier entre avec Louise Guerny. Toutes deux sont en costumes Louis XV.

## SCÈNE II

ROSINE BERNIER, LOUISE GUERNY, MASSUT.

ROSINE

Ah! vous êtes là, Massut... Vous m'avez

apporté le nouvel arrangement pour la perruque ?

MASSUT

Oui, Madame, si vous voulez l'essayer?

ROSINE

Tout à l'heure... attendez-moi là, à côté... Je vous appellerai.

MASSUT

Bien, Madame.

Il passe dans le cabinet de toilette.

ROSINE, s'asseyant devant sa coiffeuse.

Qu'est-ce que tu avais à me dire ?

LOUISE

Je voulais te demander un petit service.

ROSINE

Mais certainement... de quoi s'agit-il ?

LOUISE

Voilà : Jean m'a donné une bague pour notre anniversaire, parce qu'il y a aujourd'hui un an que nous nous sommes connus.

ROSINE

Ah ! ça fait un an déjà !

LOUISE

Oui. Alors, il m'a donné cette bague.

ROSINE

Elle est très jolie... la pierre est magnifique et très bien montée.

LOUISE

Seulement je ne peux pas la porter.

ROSINE

Pourquoi ?

LOUISE

A cause d'Alfred.

ROSINE

Ah ! oui.

LOUISE

Il me demandera qui me l'a donnée, et je ne peux pas lui dire que c'est Jean. Alors, j'ai pensé... si je disais que c'est toi... Tu veux bien ?

ROSINE

Mais oui... mais oui...

LOUISE

Merci... tu es bien gentille.

ROSINE

C'est bien la moindre des choses. (On frappe.) Entrez !

Entre Victor, le garçon de bureau du Directeur.

VICTOR

Bonjour, Madame Bernier.

ROSINE

Bonjour, Victor. (Il remet une enveloppe à Rosine et s'en va.) C'est le Directeur qui m'envoie la recette.

LOUISE

Il me semble que Brucarol est rempli d'attentions pour toi. Combien fait-on ce soir ? (Rosine lui montre le papier.) C'est bien.

ROSINE

C'est très bien.

LOUISE

Dis donc, je voulais te demander encore un petit service.

ROSINE

Va donc... va donc...

LOUISE

Je déjeune demain avec Jean ; alors, je

dirai à Alfred que je déjeune chez toi, n'est-ce pas ?

ROSINE

C'est entendu. Mais comme ça doit t'ennuyer d'être obligée de trouver toujours des prétextes... tu as l'air d'une femme mariée.

LOUISE

Oh ! ne dis pas ça, ma chère, c'est dégoûtant ! J'en souffre assez, mais que veux-tu ?

ROSINE

Évidemment... Moi, je ne pourrais pas avoir deux hommes comme ça en même temps. Tu connais ma devise : *Pas tous à la fois!*

LOUISE

Toi, tu es indépendante.... Tu gagnes cent mille francs par an.

ROSINE

Mais, même lorsque je ne gagnais que deux cents francs par mois, je n'ai jamais pu. Oh ! ce n'est pas que je sois plus vertueuse qu'une autre : j'ai eu des amants, mais successivement.

LOUISE

Au fait, si tu venais déjeuner avec nous demain?

ROSINE

Merci, ma chérie ; mais ça vous gênerait beaucoup et ça ne m'amuserait guère. Il n'y a rien de triste comme le spectacle de gens qui s'aiment, lorsqu'on n'est pas amoureux soi-même.

LOUISE

C'est bien vrai ! Tu n'aimes personne en ce moment ?

ROSINE

Personne.

LOUISE

Comme je te plains ! Mais aussi, c'est bien parce que tu ne veux pas.

ROSINE

Il ne s'agit pas que de vouloir.

LOUISE

On te fait beaucoup la cour pourtant. Je crois que notre auteur est très amoureux de toi.

ROSINE

Lorsay?

LOUISE

Oui, Lorsay... tu t'en es bien aperçue d'ailleurs.

ROSINE

Il ne m'a jamais rien dit.

LOUISE

Pendant les répétitions, il ne te quittait pas des yeux : il te regardait comme un petit garçon à qui on a promis des pommes de terre frites. Il est gentil, Lorsay.

ROSINE

Oui, mais il ne parle pas... Il est timide. Et, en ce moment, au contraire, j'aurais besoin d'être brusquée. Certainement, on me fait la cour ; mais ils sont trop et ils se ressemblent tous... je ne peux pas me décider à en choisir un. Et, pourtant, je m'ennuie. Je joue tous les soirs, ici, ce rôle de Sophie Arnould qui est amoureuse précisément comme je désirerais l'être. Alors, je suis parfois énervée et, quand je rentre chez moi, j'ai envie de pleurer.

LOUISE

Pauvre Rosette!

On frappe.

ROSINE

Qui est là ?

LORSAY, au dehors.

C'est Lorsay.

LOUISE

Quand on parle du loup...

Je me sauve... Jean m'attend dans ma loge. A tout à l'heure.

Elle sort, cependant Lorsay est entré.

## SCÈNE III

ROSINE, LORSAY, puis BRUCAROL.

ROSINE

Bonjour, mon cher auteur.

LORSAY lui baisant la main.

Bonjour, Madame.

ROSINE

Asseyez-vous donc.

LORSAY

Vous permettez que j'ôte mon paletot. Il fait une chaleur ici !

ROSINE

Mais je vous en prie. Il ôte son paletot, le pose sur une chaise et vient s'asseoir près de Rosine. Et que dites-vous de neuf ?

LORSAY

Oh ! pas grand'chose. Comment allez-vous, vous ?

ROSINE

Ça va bien moi, moi... j'ai reçu des belles fleurs... je vous remercie... Voulez-vous un bonbon ?

Elle lui tend une bonbonnière.

LORSAY

Merci.

Il prend un bonbon.

ROSINE

Vous savez combien nous faisons ce soir?.. (Elle lui tend la recette.) Ils sont très gentils dans la salle. La pièce fait beaucoup d'effet; ils ont, ma foi, l'air de comprendre. (On frappe.) Qui est là ?

LA VOIX DE BRUCAROL, dehors.

C'est moi.

ROSINE

Entrez. (Entre Brucarol.) Bonjour, mon cher Directeur.

BRUCAROL

Bonjour, ma bonne amie. (A Lorsay.) Bonjour, triomphateur.

ROSINE

Comme vous êtes beau ce soir! C'est pour recevoir le Président que vous avez passé votre habit?

BRUCAROL

Oui. Je venais précisément vous dire que le Président a manifesté le désir de vous féliciter ainsi que ce gentil Lorsay, auquel il trouve beaucoup de talent. Alors, après le troisième acte, vous ne remonterez pas... je serai sur le plateau et je vous conduirai dans l'avant-scène.

ROSINE

Il n'y a pas moyen d'y couper aux félicitations présidentielles... J'ai horreur de ces petites cérémonies-là.

BRUCAROL

Mais c'est un grand honneur!

ROSINE

Ah !

BRUCAROL

Je voulais vous dire aussi que j'ai rigoureusement interdit, ce soir, l'entrée des coulisses à toute personne étrangère au théâtre. J'ai donné des ordres très sévères. Les messieurs entrent dans les loges, bavardent avec les artistes et, par conséquent, les empêchent de s'habiller... et ça fait des entr'actes interminables.

ROSINE

On les porte très longs maintenant.

BRUCAROL

Et, ce soir, je veux que le spectacle ne finisse pas trop tard.

ROSINE

Pour que le Président puisse prendre son omnibus.

BRUCAROL

Allons, allons, Madame, ne soyez pas frondeuse !

ROSINE

Oh ! moi, ça m'est égal ; d'habitude, je dis à mes amis de venir me voir à cet entr'acte-ci, parce que je n'entre en scène qu'à la fin du trois et que j'ai dix fois le temps de faire mon changement.

BRUCAROL

Comprenez, ma bonne amie, que cette mesure n'est pas dirigée contre vous. Je viens même de renvoyer un jeune homme qui était dans la loge de cette gentille Guerny.

ROSINE

Vous avez renvoyé son Jean ! Vous avez fait là un joli coup.

BRUCAROL

Ah ! il s'appelle Sonjean. Eh ! bien, j'ai dit à M. Sonjean : « Ça vous amuse donc, Monsieur, de vous enfermer ici dans cette atmosphère surchauffée et de respirer un air malsain auprès de cette charmante enfant, quand il fait si beau dehors ? Allez donc faire un tour sur les grands boulevards... » Il voulait m'envoyer ses témoins.

ROSINE

Th... th... th... je l'aurais cru plus Parisien.

BRUCAROL

Aussi, c'est la faute de ce jeune auteur... il a fourré dans sa pièce un tas de jolies filles. Je vous jure que, tout le temps que j'ai joué *Fritjof Strom*, je n'ai pas aperçu la queue d'un habit noir dans les couloirs des loges.

ROSINE

Je crois bien... il n'y avait qu'un rôle de femme, et c'était une grand'mère paralytique.

BRUCAROL, à Lorsay.

Hé bien ! mon petit, travaillez-vous ?

LORSAY

Non, Monsieur Brucarol, je ne fais rien.

BRUCAROL

Travaillez, travaillez, mâtin ! Faites encore un rôle pour cette gentille femme, puisque ça vous réussit.

LORSAY

Évidemment... si je trouvais un sujet.

BRUCAROL

Mais il ne manque pas de sujets. Croyez-

vous donc que tout ait été dit?... On n'a pas encore fait la vraie pièce sur la magistrature, sur la presse, sur l'armée... On représente toujours l'officier sous son côté ramollot, mirliflore, hurlu berlu ; mais ce sont des hommes comme nous : ils ont un cœur qui bat sous la tunique. Tenez, je vais vous donner un sujet. Imaginez un officier pauvre et, par conséquent, sans fortune ; il aime passionnément une jeune fille pauvre également et qu'il ne peut pas épouser, parce qu'elle n'a pas la dot réglementaire. Alors, qu'est-ce qu'il fait ? Il va trouver son général, et il lui prouve que cette jeune fille est justement une fille naturelle que ce général a eue dans le temps, alors qu'il était capitaine, avec une servante d'auberge, en faisant les grandes manœuvres de l'Est. Eh bien ! avec votre jeunesse, votre esprit primesautier et ce que vous avez observé à Montmartre, vous pouvez faire de ça une

chose très dramatique. Allons, je m'en vais. C'est entendu, ma chère amie, vous m'attendez. Au revoir, mon petit, réfléchissez-y.

Il sort.

## SCÈNE IV

ROSINE, LORSAY.

ROSINE

Lorsay, vous allez me promettre une chose.

LORSAY

Tout ce que vous voudrez.

ROSINE

C'est que vous ne ferez jamais cette pièce-là.

LORSAY

Je vous le jure.

ROSINE

D'abord, vous en seriez incapable. Par exemple, il a raison, lorsqu'il vous conseille de travailler.

LORSAY

Je n'ai pas envie de travailler.

ROSINE

Vous devriez être plein de courage, au contraire... il ne faut pas vous reposer sur vos lauriers.

LORSAY

Oh! mes lauriers... c'est-à-dire un bruissement qui se fait à Paris autour d'un nom, des articles de journaux élogieux, un bureau de location assiégé et un caissier qui se frotte les mains.

ROSINE

Mais, c'est quelque chose, cela.

LORSAY

Oui, c'est tout ce que j'ambitionnais il y a encore un mois et, maintenant, je m'aperçois bien que ça n'est rien du tout... en tous cas que ce n'est pas l'essentiel... enfin, il y a autre chose. Il faut pouvoir se réjouir avec quelqu'un et pour quelqu'un. Moi, je suis seul.

ROSINE

Seul, à votre âge ?

LORSAY

Mais oui.

ROSINE

Il ne faut pas avoir d'idées noires. Vous allez vous remettre à travailler et vous écrirez un beau rôle pour moi... moderne cette fois-ci.

LORSAY

Mais je ne connais pas la vie moderne.

ROSINE

La vie moderne, c'est ce que vous voyez, ce que vous sentez... c'est vous-même.

LORSAY

Quoi qu'en dise notre Directeur, tout a été fait...

ROSINE

Évidemment, le monde est vieux comme le monde; l'important, c'est de le voir avec des yeux jeunes... ça le rajeunit.

LORSAY

J'ai bien l'idée d'une pièce : c'est un jeune homme qui aime une femme... il la croit très loin de lui, très loin sentimentalement.

ROSINE

Oui, oui, je comprends bien.

LORSAY

Alors, il n'ose pas lui parler... et c'est un autre homme qui a plus de hardiesse, qui a plus d'aplomb, si vous aimez mieux, qui devient son amant. Voilà... mais je m'aperçois que c'est au moins aussi stupide que ce que Brucarol me proposait tout à l'heure.

ROSINE

Mais non, je ne trouve pas. C'est en effet ce qui arrive souvent, hélas !

LORSAY

Pourquoi dites-vous hélas ?

ROSINE

Parce que j'imagine que l'amoureux doit

souffrir et que la femme serait mieux aimée par lui que par l'autre.

Un silence.

LORSAY, résolu.

Écoutez, Madame : j'ai quelque chose à vous dire.

ROSINE, souriante.

Dites.

LORSAY, troublé.

Je vais partir à la campagne.

ROSINE

Ah !

LORSAY, avec force.

Oui, je vais partir à la campagne.

ROSINE

J'avais bien entendu.

LORSAY, avec embarras.

Parce que, voyez-vous, pour être heu-

reux, il faut vivre dans la nature. Il n'y a que la nature qui vous donne des leçons d'indifférence supérieure. Seulement, avant de partir, je voulais vous dire... que je vais chez mes parents, dans la Creuse.

ROSINE

Il paraît que c'est un très beau pays.

LORSAY

C'est un pays merveilleux.

Un silence.

ROSINE

Il faut que j'essaye un nouvel arrangement pour ma perruque. Vous permettez?

LORSAY

Faites donc.

Rosine passe dans le cabinet de toilette, laissant Lorsay rêveur, en proie à ses réflexions. Massut rentre et sort de son carton une couronne de roses.

## SCÈNE V

LORSAY, MASSUT.

MASSUT

Monsieur Lorsay !

LORSAY

Quoi donc ?

MASSUT

Je voudrais vous soumettre la petite couronne que j'ai apportée pour Madame Bernier.

Il montre la couronne.

LORSAY

Ça me paraît très bien.

MASSUT

Alors, ça vous plaît ?

LORSAY

Beaucoup !

MASSUT

Je vais vous confier une chose : j'ai un peu triché.

LORSAY

Triché ?

MASSUT

Oui... ça n'est pas la coiffure que Sophie avait dans la Psyché des *Fêtes de Paphos*...

LORSAY

Non ?

MASSUT

Non, c'est la petite couronne de Zirphé dans l'opéra de *Zelindor*... Mais je pense que le public ne s'apercevra pas de cette supercherie.

LORSAY

Je ne le pense pas non plus.

MASSUT

Ne croyez-vous pas, mon cher maître, qu'il faudrait alors qu'elle dise, en entrant...

LORSAY, le coupant.

Pardon, j'ai deux mots à dire à Jamine...

Dans ce même moment, Hubert ouvre la porte.

## SCÈNE VI

LORSAY, HUBERT, MASSUT, puis ROSINE.

HUBERT

C'est bien ici la loge de Madame Bernier ?

LORSAY

Oui, Monsieur.

Il profite de la porte ouverte pour sortir.

ROSINE, dans le cabinet de toilette.

Qui est là ?

HUBERT

C'est moi.

ROSINE

Qui ça, vous ?

HUBERT

Hubert... Hubert de Plouha...

Augustine pousse un cri.

ROSINE

Hubert !... ça n'est pas possible... Oh ! par exemple ! ça, c'est trop fort... attendez-moi une seconde... je suis à vous.

HUBERT

C'est vous qui avez poussé ce cri, à l'instant ?

ROSINE

Non, c'est Augustine.

HUBERT

Elle est là ?

AUGUSTINE, dans le cabinet.

Oui, Monsieur Hubert, je suis là.

HUBERT

Bravo, excellente femme !

ROSINE, toujours dans le cabinet.

Mais, au fait, il faut que je vous présente : Monsieur Paul Lorsay, l'auteur de la jolie pièce que nous jouons, Monsieur Hubert de Plouha.

HUBERT, faisant une profonde révérence à Massut, et lui tendant la main, malgré ses protestations.

Je suis enchanté, Monsieur, de faire votre

connaissance... J'ai déjà entendu cinq fois votre pièce, je ne m'en lasse pas et, chaque fois, j'y découvre de nouveaux agréments. Et comme vous connaissez le XVIII^e : vous le faites revivre avec une grâce, une impertinence, une poésie... Vous devez aimer cette époque-là pour la si bien peindre !

Ah ! la jolie époque d'esprit, de bravoure, d'élégance... il faut l'aimer et surtout la regretter...

Sur ces derniers mots, Rosine est entrée ; elle a enlevé sa robe et revêtu un peignoir très élégant.

HUBERT, apercevant Rosine.

Ah ! chère amie.

ROSINE, se jetant dans ses bras.

Ah ! ce bon Hubert... C'est bien vous... on s'embrasse ?

HUBERT

Si on s'embrasse !

Ils s'embrassent.

ROSINE

C'est pourtant vrai que c'est vous... Je ne peux pas le croire. Vous permettez... il faut que j'essaye un nouvel arrangement pour ma perruque.

HUBERT

Mais je crois bien... C'est très important.

Rosine s'installe devant sa coiffeuse et remet sa tête entre les mains de Massut, qu'Hubert regarde avec stupeur.

HUBERT

Ça n'est pas facile d'arriver jusqu'à vous.

ROSINE

Oui... ce soir, il y a une consigne très

sévère ; comment avez-vous fait pour passer ?

HUBERT

Je me suis presque battu avec le concierge... Je lui ai dit que j'étais le sous-directeur des Beaux-Arts.

ROSINE

Vous devez en avoir des choses à me dire depuis le temps.

HUBERT

Je crois bien.

A ce moment Lorsay rentre.

ROSINE, à Lorsay.

Où donc étiez-vous passé ?

LORSAY

J'étais allé à côté : j'avais deux mots à dire à Jamine... je reviens chercher mon pardessus.

ROSINE, lui tendant la main.

Au revoir, on vous verra bientôt.

LORSAY

Je ne pense pas, je vous ai dit que je partais à la campagne.

ROSINE

Ah ! oui, c'est vrai... Alors, pensez à moi, travaillez bien.

Lorsay met son paletot. En le mettant, il laisse tomber sa canne, puis son chapeau en voulant ramasser sa canne ; il se cogne contre la porte en l'ouvrant et manque de tomber en la refermant.

## SCÈNE VII

ROSINE, HUBERT, MASSUT,
puis AUGUSTINE.

HUBERT

Qui est ce jeune homme ?

ROSINE

Mais je vous l'ai présenté tout à l'heure... c'est l'auteur, Paul Lorsay.

HUBERT

Ah ! c'est l'auteur.

Massut ne peut se retenir de rire.

ROSINE

Eh bien ! Massut, qu'est-ce que vous avez ?

MASSUT, subitement glacé.

Moi, Madame, je n'ai absolument rien.

HUBERT

Ah ! elle est bien bonne !

ROSINE

Mais qu'est-ce qu'ils ont ?

HUBERT

Il y a que j'ai pris monsieur qui vous coiffe pour l'auteur, et je lui ai fait des compliments. Ah ! c'est l'auteur... il est amoureux de vous, l'auteur.

ROSINE

A quoi voyez-vous ça ?

HUBERT

Il a laissé tomber sa canne et, en la ramassant, il a laissé tomber son chapeau... puis il s'est cogné contre la porte en l'ouvrant et, enfin, il a manqué de se ficher par terre en la refermant... il était très troublé : il a fait une sortie ridicule qui prouvait une émotion sincère. (Augustine entre.) Ah ! voici Augustine. Bonjour, excellente femme.

AUGUSTINE

Bonjour, Monsieur Hubert, comment ça va ?

HUBERT

Très bien. Et vous ? Vous n'avez pas changé...

AUGUSTINE

Vous non plus... je vous trouve pourtant un peu enforci.

HUBERT

Brave et digne femme !... elle ne pouvait rien me dire qui me fût plus désagréable, et elle l'a trouvé du premier coup... elle n'a pas cherché, c'est vraiment de l'instinct !

AUGUSTINE

Si Madame veut que je lui mette ses bas.

Elle s'agenouille aux pieds de Rosine et lui met ses bas, discrètement, sous le peignoir, à la manière des actrices.

HUBERT

Ça vous fait plaisir, Augustine, de me revoir ?

AUGUSTINE

Comme de juste, Monsieur Hubert, ça fait toujours plaisir de revoir un rigolo comme vous.

HUBERT

Un rigolo ! Quel instinct ! c'est admirable ! ! Ah ! sapristi, vous avez toujours une bien jolie jambe, Rosine.

ROSINE

Vous n'avez pas pu la voir.

HUBERT

Avec ça ! Je l'ai parfaitement vue, et je

vous prie de croire qu'elle n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd... C'est gentil ici, c'est bien arrangé...

ROSINE

Oh ! c'est bien simple.

MASSUT

Comment Madame se trouve-t-elle comme ça ?

ROSINE

C'est mieux, à la bonne heure.

MASSUT

Et puis, Madame doit sentir que c'est beaucoup plus léger.

ROSINE

Je crois bien... ça fait une différence.

MASSUT

Alors, Madame adopte la petite couronne?

ROSINE

Oui, oui, Massut, je l'adopte, je l'adopte... C'est bien, je vous remercie, je n'ai plus besoin de vous.

Il sort par la porte du cabinet de toilette.

LA VOIX DE L'AVERTISSEUR, au dehors,

Madame Bernier est-elle prête?

ROSINE, se levant.

Oui, on peut commencer.

Coups de cloche et voix de l'avertisseur.

LA VOIX

En scène pour le troîîîîs... en scène pour le troîîîîs!...

Augustine est rentrée dans le cabinet de toilette.

## SCÈNE VIII

ROSINE, HUBERT.

HUBERT

Enfin, nous sommes seuls. Ah ! ma petite Rosine, que je suis heureux de vous revoir... je suis tout à fait heureux. Et vous ?

ROSINE

Moi aussi ; mais, sans reproches, c'est un bonheur que vous auriez pu vous procurer plus tôt. Vous disparaissez tout à coup, vous restez cinq ans sans donner de vos nouvelles ; c'est un rude plongeon, vous m'avouerez, cinq ans ! Qu'êtes-vous donc devenu pendant ce temps-là ?

Elle va s'asseoir près de la petite table.

HUBERT, s'asseyant auprès d'elle.

J'étais absent de Paris... je n'ai pas fait des choses bien intéressantes... J'ai perdu mon temps, somme toute. Mais vous, vous n'avez pas perdu le vôtre. Diable!... vous avez fait du chemin. Vous aviez déjà beaucoup de talent ; mais vous êtes maintenant une grande artiste.

ROSINE

C'est vrai ? Ça me fait plaisir, ce que vous me dites là.

HUBERT

C'est très sincère... vous le savez bien.

ROSINE

Je n'en doute pas ; mais enfin dites-moi : comment êtes-vous là ce soir ?

HUBERT

Mais je suis tous les soirs au théâtre... j'ai

assisté à la première, et vous m'avez tellement enchanté que, depuis, je suis revenu tous les soirs... Vous ne m'avez pas vu ?... Je suis toujours dans les premiers rangs de l'orchestre.

ROSINE

Je ne regarde jamais dans la salle.

HUBERT

Je le regrette.

ROSINE

Et vous n'avez pas eu plus tôt l'idée de venir frapper à la porte de ma loge ?

HUBERT

Si, j'en ai bien eu l'idée, mais je n'osais pas.

ROSINE

Pourquoi ?

HUBERT

Je ne savais pas comment vous me recevriez.

ROSINE

Vous saviez bien que je recevrais avec la plus grande joie un vieil ami comme vous.

HUBERT

Sans doute; mais... comment vous dire ça?... Ce n'est pas un vieil ami qui revient ce soir, et c'est précisément ce qui me faisait hésiter; ce n'est pas un ami, c'est un amoureux... et je ne savais pas comment vous recevriez un amoureux, un amoureux fou!

ROSINE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! que vous êtes drôle...

HUBERT

Je ne le savais pas, mais maintenant je

le sais. Vous me recevez avec gaieté. J'aurais préféré autre chose, par exemple une émotion très profonde. Enfin ! c'est de la gaieté, il faut m'en contenter, d'autant plus que les femmes sont souvent à ceux qui les font rire.

ROSINE

Oui, il paraît.

HUBERT

Enfin, ce soir, j'ai pris mon courage à deux mains ; je brûle mes vaisseaux ; depuis huit jours, je ne fais que penser à vous, c'est une obsession, je vous aime.

ROSINE

Et allez donc !

HUBERT

Et allez donc ! Oui, je me suis dit qu'une

femme comme vous ne pouvait être insensible au langage de la passion véritable.

ROSINE

Écoutez, je suis tout de même un peu surprise de cette déclaration.

HUBERT

Allons donc! ça ne doit pas vous surprendre : tout Paris en ce moment est amoureux de vous.

ROSINE

Tout Paris ! c'est beaucoup de monde, ça.

HUBERT

Votre auteur d'abord est amoureux de vous ; le Président lui-même... vous savez qu'il est dans la salle ?

ROSINE

Oui, oui, je sais.

HUBERT

Il a l'air de beaucoup s'amuser ; je suis sûr qu'il est amoureux de vous... Je l'observais tout à l'heure, sans qu'il s'en doutât... Eh bien ! il était transfiguré. Ah ! c'est qu'il a beau être le chef de l'État, il est Français avant tout, il est parisien, il est séduit par votre charme, votre grâce, votre sourire et, quand la salle tout entière vous a rappelée, je l'ai parfaitement vu, il s'est tourné vers le chef du Protocole, et il a fait le geste d'allégresse. C'est que vous êtes adorable, extraordinaire, étourdissante. Ah ! quelle femme vous êtes ! Vous êtes une femme, la femme et les femmes...

ROSINE

Tout ça en même temps.

HUBERT

Je vous dis... c'est prodigieux! Et puis, ce rôle de Sophie Arnould, pour moi, pour moi qui vous connais, c'est tellement vous avec vos coups de cœur, votre esprit, votre fantaisie surtout! Et vous savez combien j'aime la fantaisie. Dites-moi, il vous connaissait bien, l'auteur, pour vous avoir écrit ce rôle-là?

ROSINE

Non, il ne me connaissait pas du tout.

HUBERT

Alors, c'est un homme de génie... je le lui ai dit.

ROSINE

Non, c'est à mon coiffeur que vous l'avez dit.

HUBERT

Peu importe... d'ailleurs, votre coiffeur aussi est un homme de génie. Dieu ! que vous êtes jolie avec cette coiffure. Enfin, je suis possédé par vous, il n'y a pas d'autre mot.

ROSINE

Mais ce n'est pas moi que vous aimez, c'est Sophie Arnould, je connais ça.

HUBERT

En ce cas, j'aime Sophie Arnould d'un amour que je suis tout prêt à prouver, tant que vous voudrez, à Rosine Bernier.

ROSINE

Vous vous montez la tête parce que j'ai du succès, des costumes qui me vont bien

et que je parais plus jolie que je ne le suis réellement, à cause que je suis poudrée... vous avez le coup de poudre.

HUBERT

Le coup de poudre... Oh ! très joli. C'est un à peu près, je m'en rends très bien compte. Enlevez-la donc un peu, cette perruque... enlevez-la, et vous verrez.

ROSINE, se levant.

Non, je n'ai pas le temps, il faut même que je m'habille, j'entre en scène tout à l'heure. Je suis obligée de vous renvoyer.

HUBERT, tirant sa montre.

Vous entrez en scène à onze heures moins un quart... Vous avez plus de temps qu'il ne vous en faut... Je ne m'en irai pas sans un mot d'espoir.

ROSINE

Allons... cessez cette plaisanterie.

HUBERT

Mais vous vous trompez... Ça n'est pas une plaisanterie... je vous assure... c'est très sérieux ; encore une fois, je ne m'en irai pas sans un mot d'espoir.

ROSINE

Mais vous êtes étonnant, mon cher, quel espoir voulez-vous que je vous donne ?

HUBERT

Le plus grand... je veux tout ou rien.

ROSINE

Il n'y a pas de milieu.

HUBERT

Tout ou rien, et j'appelle rien ce qui n'est

pas tout. Vous comprenez, je ne suis plus un petit jeune homme et je ne peux pas me contenter d'un simple flirt.

ROSINE

Vous me parlez sans détours.

HUBERT

Il n'y a qu'une façon d'entrer dans le cœur d'une femme... comme un dompteur entre dans une cage, botté et le fouet à la main.

ROSINE

Ou comme Louis XIV au Parlement.

HUBERT

Si vous voulez... l'amant, c'est moi !

ROSINE

Vous voyez décidément le rôle en bottes ;

il n'y a qu'un malheur, c'est que mon cœur n'est ni une cage de fauves ni un Parlement. Il vous prend tout à coup la fantaisie de m'aimer; mais, moi, je manque un peu de préparation et, si fantaisiste que je sois, je n'ai pas pour habitude de me jeter dans les bras du premier venu.

HUBERT

Oh ! le premier venu. Écoutez, Rosine, ne dites pas des choses pareilles... mais nous sommes de vieilles connaissances. Rappelez-vous... je vous ai vue débuter à l'Odéon.

ROSINE, rêveuse.

A l'Odéon !

HUBERT

N'est-ce pas un lien, ça ? Et, quand vous étiez découragée, c'est moi qui vous récon-

fortais... je vous prédisais que vous auriez un jour la gloire... j'ai toujours été un peu votre confident, le confident de vos peines et de vos joies... et, de toutes les femmes que j'ai connues, c'est vous qui ne fûtes jamais que mon amie, c'est vous qui m'avez laissé le souvenir le plus tendre, le plus amoureux.

ROSINE

A la bonne heure, c'est très gentil, ce que vous me dites là.

HUBERT

Gentil ? Mon grand-père avait l'habitude de dire : gentil n'a qu'un œil.

ROSINE

Vous l'avez encore votre grand-père ?

HUBERT

Non... Pourquoi ?

ROSINE

J'aurais tant voulu le connaître.

HUBERT

Eh bien!... voilà... ça ne signifie rien, ce que vous venez de dire... ça ne résiste pas à l'analyse... et pourtant, c'est exquis.

ROSINE

Vous exagérez...

HUBERT

Pas du tout... tenez, c'est pour ces choses-là que je vous aime... et puis, c'est le ton dont vous les dites... c'est votre voix, c'est...

ROSINE

Et avez-vous toujours votre vieille cousine? Vous savez, cette pauvre dame qui était folle, et dont la folie consistait à croire

qu'elle avait un grand canapé sur la tête... Alors, quand elle arrivait devant une porte, elle disait : « Je ne pourrai jamais passer. » Mon Dieu, avons-nous ri des fois !

HUBERT, grave.

Rire des mêmes choses, c'est les neuf dixièmes de la sympathie, parce que tout le monde ou à peu près pleure pour les mêmes choses, et ça ne prouve rien. Pourtant, je ne vous ai pas seulement fait rire. Rappelez-vous qu'à deux reprises, la vie nous a rapprochés dans des circonstances telles que je vous ai exprimé des sentiments passionnés, et vous n'avez pas ri. Et, si je me souviens bien, vous m'avez laissé comprendre que vous-même...

ROSINE

Oui, si vous aviez été libre, mais vous ne l'étiez jamais.

HUBERT, avec force.

Jamais.

ROSINE

Vous étiez toujours collé avec des femmes d'une jalousie ! Je comprends ça d'ailleurs. Et puis, et puis, c'est le passé. Ça ne s'est pas fait, c'est que ça ne devait pas se faire. Voilà... maintenant, il est trop tard.

HUBERT

Quelle erreur ! Parce que nous n'avons pas encore vécu l'aventure d'amour que nous sommes créés, je le jure, pour vivre ensemble, est-ce une raison pour y renoncer et pour nous désintéresser de nous-mêmes ? Non, non, ce soir je suis amené à vous exprimer, pour la troisième fois, des sentiments passionnés, comprenez-vous,

pour la troisième fois ? Et d'abord, êtes-vous superstitieuse ?

ROSINE

Non, pas du tout.

HUBERT

Moi non plus ; mais nous devons agir absolument comme si nous l'étions. Hé bien !... si nous laissons échapper cette occasion, j'ai la sensation très nette que ce sera fini... fini... pesez bien ce mot, ou alors, dites-moi tout de suite que vous en aimez un autre.

ROSINE

Oh ! non, je n'aime personne.

HUBERT

Et vous vous ennuyez ?

ROSINE

Oui, je m'ennuie.

HUBERT

J'arrive à temps... il n'y a pas une minute à perdre... vous n'aimez personne, vous vous ennuyez, vous êtes entourée d'un tas de gens qui vous font la cour...

ROSINE

Oh ! pour ça, je n'ai que l'embarras du choix.

HUBERT

Et j'ai tellement le souci de votre bonheur que je veux vous éviter cet embarras-là qui est bien le plus cruel que je connaisse... car on a coutume de dire : « Je n'ai que l'embarras du choix », c'est admirable !

étant donné combien il est difficile de choisir. Vous avez besoin d'être brusquée.

ROSINE

Comment avez-vous deviné ça? Oui, vous arrivez dans un moment favorable. D'abord, je suis très heureuse de vous revoir et, bien que vous n'ayez jamais été que mon ami, moi aussi, j'ai conservé pour vous des sentiments plus qu'affectueux.

HUBERT, lui embrassant la main.

Ah ! Rosine.

ROSINE

Sans doute ils sommeillaient en moi, car votre présence les réveille... C'est vrai, je suis très troublée, ou plutôt délicieusement secouée, c'est ça secouée; vous m'avez toujours beaucoup plu... beaucoup, et bien souvent j'ai regretté... mais je ne regrette

plus, parce que ce serait certainement déjà fini, tandis que peut-être...

HUBERT lui prend la tête entre ses mains et l'embrasse sur les yeux

Ah ! Rosine !

ROSINE

J'ai dit peut-être... soyez sage...

HUBERT

Ah ! Rosine, je vous adore... croyez bien que je... je...

Il tousse, étranglé par l'émotion.

ROSINE

Qu'est-ce que vous avez ?

HUBERT

J'étrangle... l'émotion...

ROSINE

Oh ! voulez-vous un bonbon ?

Hubert fait signe que oui. Elle lui présente sa bonbonnière.

HUBERT

Non, non, pas comme ça...

ROSINE

Comment ?

Il prend le bonbon qu'il lui met dans la bouche.

HUBERT

Comme ça.

ROSINE, se défendant.

Oh ! Oh !

HUBERT, avec autorité.

Je veux... je veux (et il cueille le bonbon dans la bouche de Rosine). Voilà ce que je prends pour mon rhume !

Un silence.

ROSINE, se levant, pas fâchée du tout.

Alors, cette fois-ci, c'est la troisième ?

HUBERT

La troisième.

ROSINE

Alors, cette fois-ci, c'est sérieux ?

HUBERT

Tragique .. presque.

ROSINE

Et... vous n'êtes pas collé ?

HUBERT

Par exemple... vous plaisantez... Sans ça, aurais-je osé vous parler comme je l'ai fait ? Non, non, je ne suis pas collé... je suis marié.

ROSINE, suffoquée.

Vous dites ?

HUBERT, très calme.

Je dis que je suis marié... comme tout le monde.

ROSINE

Oh ! c'est trop fort.

HUBERT

Qu'est-ce que vous avez ?

ROSINE

J'ai que vous êtes un malfaiteur et que j'ai envie de crier : « à l'homme marié ! » comme on crie au voleur et à l'assassin !

AUGUSTINE, sortant du cabinet de toilette.

Hélas ! mon Dieu, qu'est-ce qui se passe ?

HUBERT

Il ne se passe rien, excellente femme...

Rentrez là-dedans : on vous appellera quand on aura besoin de vous.

Elle rentre dans le cabinet de toilette.

ROSINE

Vous êtes marié ?

HUBERT

Oui.

ROSINE

Je ne veux pas en entendre davantage.

HUBERT

Vous riez ?

ROSINE

Je n'en ai pas l'air.

HUBERT

Voyons, Rosine...

ROSINE

C'est inutile d'insister.

HUBERT

Pourquoi ?

ROSINE

Parce que j'ai les hommes mariés en horreur...

HUBERT, à mi-voix.

C'est curieux, ça...

ROSINE

Mon dernier amant m'a quittée pour se marier... Alors, vous comprenez.

HUBERT

Je ne savais pas, moi.

ROSINE

Je vous le dis. Et puis est-ce qu'un homme marié peut être un amant ? Et les beaux parents, et la marmaille, et les responsabilités,

et les complications. Vous avez des tas d'enfants, naturellement.

HUBERT

Pourquoi des tas ? Je n'en ai pas un seul, justement.

ROSINE

Depuis combien de temps êtes-vous donc marié ?

HUBERT

Depuis quatre ans.

ROSINE

Et vous n'avez pas été capable, en quatre ans, de faire un enfant à votre femme ?

HUBERT

C'est son désespoir.

ROSINE

Voyez-vous, pour ça, il n'y a encore que les amis.

HUBERT

Nous ne voyons personne.

ROSINE, riant.

Ah! vous êtes un fier original.

HUBERT

Oh ! non... je ne suis pas fier... je vous assure.

ROSINE

En effet, il n'y a pas de quoi... Vous vivez dans un désert, alors ?

HUBERT

Nous habitions la province, mais, depuis un mois, nous sommes installés à Paris.

ROSINE

Vous faites toujours de la peinture ?

HUBERT

Oui... un peu, en amateur.

ROSINE

Vous n'avez jamais trompé votre femme ?

HUBERT

Jamais... vous seriez la première... je vous le jure...

ROSINE

Elle vous aime, votre femme?

HUBERT

Exclusivement.

ROSINE

Et vous, vous l'aimez.

HUBERT

Tendrement.

ROSINE

Alors, vous ne pouvez pas m'aimer.

HUBERT

Follement !

ROSINE, indignée

Oh ! (elle va s'asseoir près de la table.)

HUBERT venant auprès d'elle.

Mais vous savez bien que ça n'a pas le moindre rapport... Dans la vie, il y a l'affection et l'amour, le devoir et le plaisir. Or, je me suis fait une théorie très sévère du plaisir... comme les gens du XVIIIe. Ah ! quelle époque adorable. Regardez donc Sophie Arnould et le comte de Lauraguais... il était marié, Lauraguais... il avait une

femme charmante et des enfants ravissants... est-ce que ça l'a empêché d'être un amant? Et quel amant! Et n'êtes-vous pas capable d'inspirer les passions qu'inspirait Sophie Arnould, à qui vous ressemblez?

ROSINE

Mais vous ne ressemblez pas à Lauraguais... vous n'êtes pas un roué. Vous avez une femme que vous ne voudrez probablement pas faire souffrir... parce que je vous connais, vous n'êtes pas méchant et vous aurez peur de lui faire de la peine. Les gens sur lesquels vous prétendez vous modeler n'avaient pas de ces considérations-là et ne s'embarrassaient pas de scrupules. Et, d'ailleurs, la plupart du temps, leurs femmes étaient mariées avec eux comme moi avec mon mari.

HUBERT

Avec votre... comment, vous êtes mariée ?

ROSINE

Vous ne le saviez pas ?

HUBERT

C'est la première nouvelle.

ROSINE

Mais oui... j'ai épousé le comte de Blancas.

HUBERT

Ah ! oui... oui... j'ai entendu parler...

ROSINE

J'ai épousé le comte de Blancas, pour qui j'avais un vif sentiment. J'ai cru que je pourrais renoncer au théâtre, comme il me

le demandait... Au bout d'un an, l'ennui m'a prise. Lui n'aimait que la campagne, la chasse, les chevaux... Il a un château dans le Poitou. J'étais trop jeune pour m'enterrer là. Alors, j'ai repris ma liberté.

HUBERT

Vous avez divorcé.

ROSINE

Oh! non, c'est devenu trop bourgeois... et puis, c'était tout à fait contre ses principes. Non, nous vivons chacun de notre côté. Je suis restée en excellents termes avec le comte qui est un très galant homme. Nous nous écrivons et même, l'été, quand je prends mes vacances, il vient passer quelques jours auprès de moi dans une villa que j'ai au bord de la mer, en Bretagne, près de Saint-Lunaire, et où il y a pour lui une chambre d'ami.

HUBERT

D'ami ?

ROSINE

Oh ! pas plus... et il ne vient que lorsque je l'invite. Eh bien, votre femme n'est pas dans ces termes-là avec vous ?

HUBERT

Non, évidemment ; mais votre cas est exceptionnel. Je peux vous aimer sans torturer ma femme. Il n'est pas besoin de s'afficher et on doit toujours éviter le scandale et l'éclat. Ça n'est pas bien difficile.

ROSINE *se levant.*

Plus difficile que vous ne le croyez.

HUBERT *se levant.*

Il suffit de prendre des précautions...

ROSINE

C'est gênant... Moi, j'aime à avoir mon amant comme je veux et quand je veux.

HUBERT

C'est les obstacles au contraire qui alimentent l'amour... tandis que la présence constante, l'éternel tête à tête, le perpétuel côte à côte, voilà ce qui tue l'amour... dans le mariage notamment. Où il n'y a pas de gêne, il n'y a pas de plaisir.

ROSINE

Il ne s'agit pas d'avoir son amant tout le temps auprès de soi, mais il faut l'avoir dans les moments où on le désire et, s'il est marié, c'est justement dans ces moment-là qu'on ne peut pas l'avoir.

HUBERT

Pas toujours.

ROSINE

Souvent... votre femme est jalouse ?

HUBERT

Je ne sais pas... je ne lui ai jamais donné l'occasion de l'être...

ROSINE

On ne lit pas vos lettres, on ne fouille pas vos poches... on n'ouvre pas vos tiroirs ?

HUBERT

Il ne manquerait plus que ça... Non, je sors même sans ma bonne... je suis venu ce soir au théâtre, tout seul, comme un grand jeune homme. (Rosine sur sa coiffeuse est allée prendre son vaporisateur et vaporise Hubert.) Holà ! qu'est-ce que vous faites ?

ROSINE

Je vous parfume avec mon odeur.

HUBERT

C'est une odeur d'une force !...

Il prend une brosse et brosse les revers de son habit.

ROSINE

Pas du tout... C'est une odeur très fine... Mais vous n'avez pas l'air content. Alors, dites-moi, on vous sent ?

HUBERT

On me sent, on me sent... mais non, on ne me sent pas... Seulement, n'est-ce pas, c'est une odeur qui saute au nez et qui remplit toute une chambre... Alors ça peut donner l'alarme... et puis, c'est inutile... Tenez, voilà des choses qui sont inutiles et qui

n'ont rien à faire, vous le reconnaîtrez, avec la grande passion.

ROSINE

Je ne peux pourtant pas me priver d'odeur.

HUBERT

Je ne vous demande pas de vous en priver, mais de m'en priver.

ROSINE allant reporter son vaporisateur sur sa coiffeuse.

Bien... bien... je suis fixée...

HUBERT

Voyons, Rosine, c'est un enfantillage.

ROSINE

Non, non... décidément il faut y renoncer... c'est dommage. Tout à l'heure, quand vous êtes entré, je ne pouvais pas deviner

que vous alliez me faire une déclaration et, pourtant, j'avais tout de suite pensé à vous demander de m'emmener souper.

HUBERT

Mais c'est une excellente idée... nous souperons.

ROSINE

Oh! non, ça vous ferait rentrer trop tard.

HUBERT

Écoutez, Rosine, ne me taquinez pas, vous viendrez souper avec moi. . ou bien alors, il ne fallait pas m'en parler... ce n'est pas généreux... Si vous ne venez pas, ce sera très mal. D'abord vous me le devez.

ROSINE

Comment! je vous le dois?

HUBERT

Certainement... vous avez inondé les revers de mon habit d'un parfum assez violent, quoi que vous en disiez... il faut bien le temps que cette odeur s'évapore... c'est juste le temps de souper.

ROSINE

Non, non, je plaisantais... ça ne serait pas raisonnable.

LA VOIX DE L'AVERTISSEUR

Madame Bernier, Mademoiselle Guerny entre en scène.

ROSINE

Vous entendez ? Guerny entre en scène... C'est mon tour dans dix minutes... il faut vous en aller... j'ai tout juste le temps de passer ma robe. Je me demande comment je vais jouer dans ces conditions-là.

HUBERT

Vous êtes dans des conditions excellentes, vous allez jouer comme un ange... vous aurez un triomphe, et le Président vous décorera. Je m'en vais... je m'en vais... mais vous viendrez, c'est entendu... vous n'avez rien à craindre... je ne suis pas une brute... nous causerons... j'ai encore mille choses à vous dire... je veux vous convaincre... et je vous convaincrai... Et considérez que, ce soir, c'est la troisième fois... et le Président est dans la salle. Le doigt de Dieu est dans tout ceci... jusqu'au coude ! Il ne peut sortir de tout ceci rien que de très heureux. Je viendrai vous chercher après le spectacle.

En disant ces derniers mots, il a baisé la main de Rosine, pris sa canne qu'il laisse tomber et son chapeau qu'il laisse tomber en ramassant sa canne.

ROSINE

Allons, je vous attendrai.

HUBERT

Je vous adore.

Très ému, il se cogne contre la porte en l'ouvrant et manque de se jeter par terre en la refermant.

ROSINE, pendant que le rideau tombe.

Il m'aime... Vite... vite... Augustine, nous ne sommes pas en avance, ma fille.

*RIDEAU*

# ACTE DEUXIÈME

*Chez les de Jugan. Un vieux château, en Bretagne, aux environs de Dinan, à une centaine de kilomètres de la mer. Salon assez vaste, s'ouvrant par deux hautes portes-fenêtres sur un parc; portes à droite et à gauche. Au lever du rideau, Amédée, assis dans un fauteuil, feuillette une livraison dont il montre les images à sa plus jeune fille, Jane. Marthe de Jugan est en train de faire le café dans une cafetière russe; sa sœur, Marguerite de Plouha, la regarde; Hubert est silencieux et contemple la campagne; Marie-Louise et Yvonne jouent à la balle.*

## SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, MARTHE, AMÉDÉE, HUBERT, JANE, MARIE-LOUISE, YVONNE.

MARGUERITE

Tu t'es décidée à faire le café toi-même ?

MARTHE

Oui... je me suis rendu compte qu'aucune cuisinière ne savait faire le café.

AMÉDÉE

Seulement, c'est très long. Cet instrument est plein de caprices ; tantôt le café ne veut pas monter, tantôt il ne veut pas descendre ; et puis, c'est dangereux : une chanteuse suédoise a été tuée par cette machine.

MARGUERITE

On ne connaît pas d'autres victimes ?

AMÉDÉE

Espérons que votre sœur n'aura pas cette fin tragique. C'est égal, c'est un peu long.

MARTHE

Ne vous impatientez pas, mon ami, ça ne

sert à rien. A propos de chanteuse suédoise, et ça n'a pas le moindre rapport, c'est étonnant que Chavresac soit parti comme ça, ce matin, sans prévenir qu'il ne rentrerait pas déjeuner. Personne ne l'a vu avant son départ ?

AMÉDÉE

Moi, je ne l'ai pas vu.

MARTHE

Et vous, Hubert?

HUBERT

Non... c'est-à-dire si... je l'ai aperçu un instant.

MARTHE

Il ne vous a pas dit où il allait?

HUBERT

Non.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

MARTHE

Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

AMÉDÉE

Ne vous inquiétez pas, chère amie, c'est un excellent chauffeur. Vous savez bien comment il est, il compte sur sa vitesse et il part toujours trop tard. Il est bien capable d'être parti à dix heures, ce matin, prendre un bain de mer, en croyant qu'il serait rentré ici à midi et demie pour déjeuner.

MARGUERITE

Elle est loin, la mer ?

AMÉDÉE

Nous ne sommes qu'à quatre-vingt-dix kilomètres de Saint-Lunaire; pour une automobile, ce n'est rien. Maintenant, il est peut-être en panne ; d'ailleurs, les routes

doivent être très mauvaises, ce matin... après l'orage qu'il a fait hier soir.

MARGUERITE

Il a plu toute la nuit.

MARTHE

Ce n'est pas de chance d'avoir eu ce temps épouvantable, le soir de votre arrivée. Vous avez pu dormir tout de même ?

MARGUERITE

Hubert n'a pas très bien dormi. D'abord, il est resté plus de deux heures à la fenêtre, à regarder les éclairs... N'est-ce pas, chéri ?

HUBERT

Comment... quoi donc ?

MARGUERITE

Je dis que tu es resté plus de deux heures à regarder les éclairs.

HUBERT

Quels éclairs? Ah! oui ... c'était un spectacle magnifique et dont je ne pouvais me lasser.

MARGUERITE

Il a fini par s'endormir, mais il a eu un sommeil très agité.

MARTHE

C'était l'orage... Cette fois, ça y est, le café est fait.

AMÉDÉE

Dieu soit loué! (A Jane qui veut grimper sur ses genoux.) Tu voudrais venir sur les genoux de

papa, toi... tu voudrais voir les images. (Il l'installe.) Tiens, regarde la belle dame.

JANE

La bedame, qui est-ce?

AMÉDÉE

C'est Madame Rosine Bernier... ça ne te dit rien.

JANE

Zolie!

AMÉDÉE

Oui, elle est très jolie.

MARGUERITE

Comment se fait-il que vous ayez le portrait de Rosine Bernier ici?

MARTHE

Nous recevons *le Théâtre*. Nous ne

voyons rien, au fond de notre province; il faut bien se tenir au courant, savoir un peu ce qui se passe à Paris.

AMÉDÉE

Il paraît qu'elle vient d'avoir un très grand succès, cette Rosine Bernier.

MARGUERITE

Oui, nous l'avons vue jouer, il y a six semaines... Elle a beaucoup de talent... nous avons passé une excellente soirée, n'est-ce pas, Hubert ?

HUBERT

Oui.

MARGUERITE

D'ailleurs, vous la verrez sans doute au mois d'octobre, puisque vous viendrez à Paris pour le mariage de notre cousin Albert Droizar.

MARTHE

Nous n'y manquerons pas.

AMÉDÉE

C'est étonnant comme on s'occupe de ces femmes-là à présent et quelle importance on attache à leurs moindres faits et gestes ! Ainsi, voilà tout un numéro qui lui est consacré. Nous la voyons d'abord dans les bras de sa nourrice... là, en première communiante... plus loin, dans la cour du Conservatoire... ici, elle reçoit des présents des mains du roi Gunther. On nous la représente dans tous ses rôles ; il y a même les portraits de son père et de sa mère. C'est comme pour les chevaux de courses : le pedegree a de l'importance.

MARTHE

On aurait pu donner le portrait de ses amis, pendant qu'on y était.

AMÉDÉE

Il aurait fallu un supplément.

MARGUERITE

Oh! pour ça, il paraît qu'elle se tient très bien, elle est comme il faut, elle ne fait pas parler d'elle... On dit qu'elle n'a jamais qu'une personne à la fois... N'est-ce pas, Hubert?

HUBERT

Mais je ne sais pas, moi.

MARGUERITE

Elle est jolie... elle a beaucoup de charme. (Elle vient auprès d'Hubert.) Qu'est-ce que tu as, chéri, tu n'es pas malade?

HUBERT

Mais non, du tout.

MARGUERITE

Tu ne dis rien. Quand tu ne dis rien, comme ça, c'est que tu as quelque chose.

HUBERT

Mais non, je t'assure.

MARGUERITE

Tu n'as presque pas mangé, pendant le déjeuner.

HUBERT

Je n'avais pas faim.

MARTHE

Mais, laisse-le donc tranquille, ton mari... tu t'occupes trop de lui... c'est ridicule... (A Marie-Louise.) Tiens! Marie-Louise, va porter cette tasse à ton oncle Hubert.

Marie-Louise apporte la tasse.

HUBERT

Merci.

Elle revient auprès de sa mère.

MARGUERITE

Est-ce gentil, ces petites filles ! Est-on heureux, mon Dieu, d'avoir des enfants !

MARTHE

Oh ! ça donne bien des tourments... Et puis, ça fait tout de même un peu trop de filles. (A Marie-Louise.) Porte ça à ton papa, maintenant.

AMÉDÉE

Nous aurions tant désiré avoir un garçon !

MARGUERITE

Ça viendra.

Cependant Marie-Louise a porté la tasse à son père.

AMÉDÉE

Merci, ma mignonne. (A Jane.) Ah ! tu voudrais un canard, toi !

Il lui donne un canard.

MARGUERITE, à Hubert.

Regarde donc, chéri, l'autre qui prend son canard... elle ouvre son petit bec tant qu'elle peut... elle est trop gentille !

Elle va embrasser Jane.

HUBERT, à mi-voix.

C'est effrayant!... c'est effrayant !

Cependant Marie-Louise vient près de sa sœur Yvonne qui joue avec sa balle.

MARIE-LOUISE

Rends-moi ma balle... c'est à moi... rends-la moi.

YVONNE

Non, elle n'est plus à toi, tu me l'as donnée.

MARIE-LOUISE

Je te la reprends.

Marie-Louise veut reprendre sa balle qu'Yvonne serre contre elle en criant.

YVONNE

Maman ! Maman !

MARTHE

Qu'est-ce qu'il y a encore ?

YVONNE

Maman, c'est Marie-Louise qui fait le crapaud pilé.

MARTHE

Qu'est-ce que ça veut dire d'abord : faire le crapaud pilé ?

YVONNE

C'est quand on a donné quelque chose

et puis qu'on veut le reprendre. Tu sais bien qu'on dit : crapaud pilé qui l'a donné, qui l'a ôté, ira dans les enfers avec les crapauds verts.

MARTHE

Voyons, Marie-Louise, laisse-lui cette balle, puisque tu la lui as donnée... je t'en achèterai une autre. Et puis, vous faites trop de bruit... allez jouer dehors... mettez vos chapeaux et vous jouerez au croquet, là, devant le perron, pour que je vous voie... allez... Emmène tes sœurs.

MARIE-LOUISE

Oui, maman !

Les petites filles sortent.

## SCÈNE II

MARGUERITE, MARTHE, AMÉDÉE, HUBERT, puis LA NOURRICE.

MARTHE

Je suis tout de même surprise que Chavresac ne soit pas encore revenu... Où peut-il être allé? Je commence à craindre qu'il ne lui soit arrivé un accident.

AMÉDÉE

Oui. . c'est extraordinaire.

A ce moment, la nourrice entre avec un bébé sur les bras.

MARGUERITE

Ah ! voilà le restant de nos écus.

Les deux femmes entourent l'enfant.

MARTHE

Elle a dormi, nounou ?

LA NOURRICE

Oui, Madame, elle vient de se réveiller.

MARGUERITE au bébé.

Bonzou... bonzou... Où donc qu'elle est, la petite Madeleine ? Polisson, polisson, polisson ! (Elle la chatouille.) Qui est-ce ça ? C'est marraine, c'est la marraine à la petite Madeleine. Attendez, nounou, je vais la prendre une minute.

MARTHE

Prends garde... Ne la fais pas crier.

MARGUERITE, prenant l'enfant.

N'aie pas peur... elle m'aime beaucoup...

N'est-ce pas que tu veux bien venir avec marraine ? Elle est adorable, cette petite. (A Amédée.) Vous voyez, elle me reconnaît, elle me sourit.

AMÉDÉE

Oh ! il n'en faut pas en tirer vanité, Marguerite, elle sourit à tout le monde. Elle fait absolument le même sourire au facteur.

MARGUERITE

C'est parce que vous êtes jaloux. N'écoute pas papa, il dit des bêtises. Viens voir tonton Hubert... il est gentil, lui. (A Hubert.) Tiens, regarde, elle te sourit... Oh ! trésor, va !

Elle embrasse le bébé.

HUBERT, à mi-voix.

C'est effrayant ! C'est effrayant !

MARGUERITE, tristement.

Tenez, nounou, reprenez-la.

MARTHE

Tu en as assez.

MARGUERITE

Non, ça me fait trop de peine.

MARTHE

Nounou, promenez-la un peu dans le parc. Faites bien attention de ne pas aller au soleil.

LA NOURRICE

Oui, Madame.

Elle sort.

MARGUERITE

J'aurais tant désiré un petit être comme ça... rien qu'un... Je ne suis pourtant pas exigeante. C'était mon seul rêve, je donnerais je ne sais quoi; mais, maintenant, il n'y a plus d'espoir.

AMÉDÉE

Pourquoi?

MARGUERITE, découragée.

Oh! au bout de quatre ans de mariage.

MARTHE

Dans notre famille, pourtant, on a eu toujours beaucoup d'enfants... Regarde notre grand'mère, notre mère et moi-même.

MARGUERITE

C'est vrai. Comment faire?

AMÉDÉE

Il n'y a qu'une chose à faire.

MARGUERITE, ingénûment.

Nous la faisons.

MARTHE

Il ne faut jamais désespérer.

MARGUERITE

Mais persévérer.

MARTHE

Nous connaissons une dame qui était restée treize ans sans avoir d'enfants... Elle avait tout essayé, elle avait eu recours à la religion et à la science. Elle avait fait le pèlerinage de Roquamadour, elle était même allée en Belgique pour mettre le pied dans l'empreinte du pied d'un saint, saint je ne sais quoi, près de Spa... enfin, c'est très recommandé. Ensuite, elle avait consulté des médecins, elle avait bu toutes les eaux imaginables, toujours rien. Enfin,

au bout de treize années, elle a eu trois enfants, sans avoir le temps de respirer.

MARGUERITE

Avec son mari?

MARTHE

Oh! certainement... avec son mari... Si tu voyais la bonne femme...

MARGUERITE

Raconte-moi encore des choses consolantes.

AMÉDÉE

Il y a l'histoire de la fruitière de Lannion.

MARGUERITE

Racontez.

MARTHE

Voyons, Amédée, vous n'allez pas raconter cette histoire-là.

AMÉDÉE

Pourquoi ?

MARTHE

Ça n'est pas convenable.

MARGUERITE

Oh ! moi, ça ne me choque pas du tout ; j'en ai entendu bien d'autres, dernièrement, pendant que j'étais à Luxeuil. Je vous assure que les femmes qui étaient là, dans le même but que moi, ne se gênaient pas pour parler entre elles de ces affaires-là, et avec des détails !

MARTHE

On prétend que ces eaux de Luxeuil sont très efficaces.

MARGUERITE

On le prétend, nous allons bien voir... mon médecin me les a fortement conseillées. Et puis, il a son gendre qui est médecin là-bas. Enfin, si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

AMÉDÉE

Vous avez compté là-dessus ?

MARGUERITE

Et j'ai bu de l'eau. J'ai suivi le traitement consciencieusement ; j'ai pris des douches, des bains. Il faut du courage, ça n'est pas drôle de rester vingt-cinq jours là-bas sans son mari. Ça ne m'amusait pas d'aban-

donner mon grand Hubert ; c'était la première fois depuis que nous sommes mariés que nous nous séparions.

MARTHE

C'est vrai... c'était la première fois.

AMÉDÉE

C'est cette séparation précisément qui est excellente... à condition, toutefois, que le mari n'en profite pas pour se distraire.

MARGUERITE, sursautant.

Il ne manquerait plus que ça ! (Songeuse. Amédée, vous venez de m'ouvrir des horizons.

AMÉDÉE

Fermez-les.

MARGUERITE

Le fait est que ça n'est pas très prudent

de laisser un homme tout seul à Paris, exposé à toutes les tentations.

AMÉDÉE

Taisez-vous donc! Vous étiez bien tranquille... quand on a le bonheur d'avoir une femme comme vous, jolie, intelligente, aimante, dévouée...

MARGUERITE

C'est bien ce que je me dis.

MARTHE

Et modeste, avec ça !

MARGUERITE

Et encore, ça n'est pas une raison. Avec les hommes, on n'est jamais sûr... n'est-ce pas, chéri ?

HUBERT

Quoi donc ?

MARGUERITE

Tu ne protestes pas.

HUBERT

Je n'ai pas entendu.

MARGUERITE

Décidément, aujourd'hui, tu es dans les nuages. Regardez-le installé dans son fauteuil, il ne se doute pas que c'est de lui... de lui que je parle. Oh! gredin, va ! (Elle va l'embrasser.) Voilà ce que j'aime... l'embrasser là, dans le cou... il le sait : quand je m'approche, il baisse la tête.

AMÉDÉE

Résigné.

MARGUERITE

Oh! il n'est pas bien à plaindre. Enfin,

n'est-ce pas chéri, que tu n'aurais pas eu le triste courage de tromper une pauvre petite femme qui était à trois cents lieues de toi, qui buvait de la vilaine eau, qui parcourait vaillamment son allée ?..,

MARTHE

Quelle allée ?

MARGUERITE

Il faut vous dire qu'il y a là-bas, en face de l'établissement, une grande allée de platanes, et le docteur m'avait ordonné de la parcourir douze fois chaque matin et chaque soir, après la douche. Alors, pendant que je me livrais à ce footing solitaire, quand je pense que tu aurais pu... Oh ! non, c'est impossible, un homme qui serait capable d'une telle trahison, ce serait affreux ; car enfin, on est dans une situation d'infériorité... on ne peut pas se défendre...

Ce serait lâche, il n'y a pas d'autre mot, lâche, et il faudrait le tuer.

MARTHE

Oh ! absolument... un homme qui vous trompe, quand il est certain qu'on ne peut pas le lui rendre, c'est monstrueux. Moi, je n'aurais pas la moindre pitié.

AMÉDÉE

Encore un crime passionnel ! Alors, Marguerite, vous tueriez ce pauvre Hubert ?

MARGUERITE

Oh ! je dis ça, mais je ne le ferais pas... je l'aime bien trop... non, je préférerais le faire souffrir.

AMÉDÉE

A la bonne heure, vous voilà revenue à des sentiments plus humains.

MARGUERITE

Ah ! par exemple, je n'hésiterais pas... je me vengerais, je le tromperais à mon tour... il ne l'aurait pas volé. Je le tromperais tout de suite, avec le premier venu ; au besoin, je ferais monter le concierge.

AMÉDÉE

En supposant qu'il puisse quitter sa loge ; il est vrai qu'il n'aurait qu'un écriteau à mettre : le concierge est dans le septième ciel.

MARGUERITE

Oh ! je dis ça, et je ne le ferais pas non plus ; pourquoi se venger ? La vengeance suppose de la colère et je n'aurais que du dégoût... ou plutôt, un immense chagrin, et alors, si je souffrais trop, je me tuerais, c'est bien simple. Oui, c'est ça, je me tue-

rais... (A Hubert.) Tu serais bien plus puni parce que, tel que je te connais, tu serais accablé de remords; ta vie serait empoisonnée, tu entends, empoisonnée... tra la la, tra la la, c'est bien fait. (Elle danse en battant des mains comme une enfant et tout d'un coup s'arrête, sérieuse.) C'est égal, je ne danserais pas, ce jour-là ! Oh ! non, je ne danserais pas.

Elle fond en larmes.

MARTHE

Voyons, tu pleures à présent.

HUBERT, venant auprès d'elle.

Qu'est-ce que tu as ?

MARGUERITE

Mais non, je ne pleure pas, je ne pleure pas... tu es bien trop bon, d'abord, pour me faire jamais de la peine.

HUBERT

Mais, bien sûr, il n'est pas question de ça.

MARGUERITE

Je sais bien... seulement, rien que l'idée, n'est-ce pas? c'est stupide... Je sais bien que cela n'arrivera jamais.

MARTHE

Alors, c'est inutile d'y penser pour se mettre dans un état pareil.

AMÉDÉE

C'est curieux, le besoin qu'on éprouve de se tourmenter, quand on est en plein bonheur!

MARGUERITE à Amédée.

C'est votre faute, aussi, vous n'aviez pas besoin de parler de ça.

AMÉDÉE

Allons, bon ! voilà que c'est ma faute, à présent.

MARTHE, à Amédée, pendant qu'Hubert console Marguerite.

Mais certainement, mon ami, vous savez combien elle est susceptible pour ces choses-là.

AMÉDÉE

Si j'avais su, je n'aurais rien dit.

MARTHE

Vous auriez aussi bien fait.

MARGUERITE

C'est fini, maintenant, c'est fini... Je vous demande pardon... C'est ridicule, mais c'est plus fort que moi.

MARTHE

Amédée.

AMÉDÉE

Mon amie ?

MARTHE

Nous devons faire aujourd'hui une visite aux Mériel... j'ai commandé la voiture pour trois heures.

AMÉDÉE

Pourquoi aujourd'hui ?... Ils sont bien ennuyeux.

MARTHE

Il y a plus de quinze jours que nous devons leur faire cette visite.

AMÉDÉE

C'est que je n'aime pas beaucoup Mériel :

il est devenu d'une nuance politique qui m'offusque. Quand je dis d'une nuance, il est plutôt d'une couleur criarde... Si vous y alliez sans moi... vous m'excuserez.

MARTHE

J'irai sans vous... j'emmènerai Marguerite, ça la distraira. (A Marguerite.) Justement Madame Mériel est cette femme dont je te parlais tout à l'heure.

MARGUERITE

Qui a eu treize enfants au bout de trois ans de mariage?

MARTHE

Oh! la pauvre... non, c'est le contraire... elle a eu trois enfants au bout de treize ans de mariage... Tu pourras lui demander des conseils.

MARGUERITE, à Hubert.

Tu ne viens pas avec nous, chéri ?

HUBERT

Non, je ne connais pas du tout ces gens-là, je vais rester avec Amédée... j'essaierai de faire un peu de peinture.

MARTHE

Eh bien, nous allons mettre nos chapeaux... nous serons rentrées vers cinq heures.

Elles sortent.

## SCÈNE III

HUBERT, AMÉDÉE.

AMÉDÉE

C'est vrai... je me soucie fort peu d'aller voir ce Mériel... il s'est présenté au Con-

seil général, aux dernières élections. C'est lui qui avait écrit dans sa profession de foi cette phrase remarquable : « Ainsi que « je l'ai toujours fait du reste, je continue- « rai à combattre pour la prospérité de « notre noble France ; mais, avec l'autorité « et la force de vos suffrages, je travaille- « rai tout particulièrement à améliorer nos « moyens de communication. »

HUBERT

C'est effrayant, c'est effrayant !

AMÉDÉE

Non, ce n'est pas effrayant, c'est seulement un peu ridicule. Inutile d'ajouter que c'était le candidat officiel et qu'il a été nommé... ça vous étonne ?

HUBERT

Non... De qui parlez-vous ?

AMÉDÉE

Ah ! Si vous ne m'écoutez pas. Vous me paraissez distrait, préoccupé.

HUBERT

On le serait à moins... Amédée, savez-vous pourquoi je n'ai pas accompagné ces dames ?

AMÉDÉE

Parce que ça vous ennuyait ?

HUBERT

Non... c'est pour attendre Chavresac... c'est pour... Enfin, mon cher ami, il se passe à cet instant dans ma vie une chose terrible.

AMÉDÉE

Vous m'effrayez. Voyons, voyons, de quoi s'agit-il ?

HUBERT

Vous vous rappelez qu'hier soir, avant de dîner... nous étions seuls, tous les deux, heureusement !... vous vous rappelez que j'ai reçu une dépêche ?

AMÉDÉE

Oui.

HUBERT, lui tendant une dépêche.

Tenez, lisez... Mais avant, il faut que vous me donniez votre parole d'honneur que vous ne parlerez à personne..

AMÉDÉE

Voyons, cela va sans dire.

HUBERT

A personne... pas même à votre femme, à qui vous dites tout.

AMÉDÉE, avec force.

Pas même à ma femme à qui je dis tout.

HUBERT

C'est bien. Mon cher Amédée, vous croyez, sans doute, que je suis un brave homme, un loyal garçon.

AMÉDÉE

Je le crois... j'en suis même persuadé... mais, où voulez-vous en venir ?

HUBERT

Hé bien ! j'ai une maîtresse.

AMÉDÉE

Pas possible !

HUBERT, froissé.

Et pourquoi donc ? J'ai une maîtresse... c'est Rosine Bernier.

AMÉDÉE

Ah ! c'est Rosine Bernier !

HUBERT

Maintenant, vous pouvez lire.

AMÉDÉE, lisant la dépêche.

« Pointe du Décollé, Saint-Lunaire. Ai « absolument besoin de vous parler, affaire « urgente et grave, venez. Blancas. »

HUBERT

Qu'est-ce que vous en dites?

AMÉDÉE

Je ne comprends pas du tout. Qui est-ce d'abord, ce Blancas?

HUBERT

Ah ! c'est vrai... j'ai oublié de vous dire... c'est son mari.

AMÉDÉE

Elle est donc mariée ?

HUBERT

Oui... elle a épousé un gentilhomme poitevin, le comte de Blancas ; mais ils vivent chacun de son côté.

AMÉDÉE

Ils ont des enfants ?

HUBERT

Non.

AMÉDÉE

Alors, pourquoi n'ont-ils pas divorcé ?

HUBERT

Parce que c'est devenu trop bourgeois... vous comprenez, une artiste... et puis

c'était contre ses principes, à lui... vous comprenez, un comte.

AMÉDÉE

Oui... oui... Vous le connaissez, ce Blancas ?

HUBERT

Pas du tout... Je sais seulement que c'est un très galant homme, c'est pourquoi je suis étonné d'avoir reçu cette dépêche : « Ai absolument besoin de vous parler, af- « faire urgente et grave, venez. Blancas. » C'est un ordre.

AMÉDÉE

Ça en a l'air.

HUBERT

Que peut-il avoir à me dire ? Qu'en pensez-vous ?

AMÉDÉE

Dame ! je ne sais pas... et vous ?

HUBERT

Moi, voilà ce que je suppose : Rosine est en ce moment à Saint-Lunaire... elle a un chalet au bord de la mer.

AMÉDÉE

Oui, oui, je sais.

HUBERT

Comment savez-vous ?

AMÉDÉE

J'ai vu la photographie du chalet dans *le Théâtre*.

HUBERT

C'est juste... Alors, son mari sera venu la rejoindre.

AMÉDÉE

Ils se voient donc toujours?

HUBERT

Ils ne sont pas fâchés, ils sont restés en excellents termes... il y a une chambre d'amis pour lui dans le chalet ; mais il ne vient jamais que quand Rosine l'invite, et je sais pertinemment qu'il ne devait venir que dans un mois. Pour qu'il ait débarqué comme ça chez elle, à l'improviste, c'est qu'il aura connu mes relations avec sa femme, car c'est sa femme, après tout; alors, il est accouru, il lui a demandé des explications... il a peut-être ouvert une lettre...

AMÉDÉE

Vous écrivez donc ?

HUBERT

Oui.

AMÉDÉE

C'est un tort. Rappelez-vous qu'en amour, neuf fois sur dix, le malheur arrive par les lettres, comme la fièvre typhoïde vient par l'eau.

HUBERT

Oui... alors, il m'a envoyé cette dépêche.

AMÉDÉE

Mais, puisque ce Blancas a rendu sa liberté à Rosine Bernier, qu'est-ce que ça peut lui faire qu'elle soit votre maîtresse ?

HUBERT

Ah ! mon cher, le cœur humain !... ces choses-là, c'est tellement mystérieux. Rosine vient d'avoir un grand succès, et Blancas est capable d'en être redevenu amoureux ; il n'y aurait rien d'impossible à cela.

Pour l'avoir épousée, ça doit être un de ces hommes... un peu naïfs sur lesquels les femmes de théâtre exercent un empire singulier. Alors, vous comprenez dans quelles transes je vis depuis hier soir... Ce n'est pas pour moi, vous pensez bien, que j'ai peur.

AMÉDÉE

Évidemment .. c'est à cause de votre femme.

HUBERT

Mais oui... de ma femme, de ma pauvre petite femme. Parbleu! Si j'étais seul, j'irais trouver le Blancas, je verrais bien ce qu'il a dans le ventre, s'il voulait se battre...

AMÉDÉE

Espérons qu'on n'en arrivera pas là.

HUBERT

Ce n'est pas la perspective d'un duel qui

m'effraye; ce ne serait pas ma première affaire; mais c'est le motif de ce duel qui pourrait arriver aux oreilles de ma pauvre petite femme. Quand je pense que j'aurais pu recevoir cette dépêche devant elle!...

AMÉDÉE

Vous auriez trouvé une explication.

HUBERT

Pas la moindre... Pour ces choses-là, je manque de présence d'esprit à un point que vous ne sauriez imaginer... Ah! c'est épouvantable! Et Chavresac qui ne revient pas.

AMÉDÉE

Chavresac?

HUBERT

Oui, je l'ai envoyé à Saint-Lunaire, avec

la mission de voir à tout prix Rosine Bernier et de savoir ce qui se passe.

AMÉDÉE

Il la connaît donc?

HUBERT

Oui, il la connaît.

AMÉDÉE

Alors, vous l'avez mis au courant?

HUBERT

Forcément.

AMÉDÉE

C'est que tout à l'heure vous m'avez dit que j'étais le seul à qui vous confiiez cette histoire.

HUBERT, impatienté.

Oh ! je vous en prie, mon cher ami, n'ayez pas de ces susceptibilités-là.

AMÉDÉE

Ce que j'en dis, c'est pour vous : rappelez-vous que, neuf fois sur dix, en pareille matière, le malheur arrive par les confidents comme la fièvre typhoïde...

HUBERT, le coupant.

...vient par l'eau, vous avez mille fois raison... Mais il le fallait : Chavresac, avec son automobile, pouvait aller à Saint-Lunaire et en revenir dans un bref délai. Ce matin, j'avais besoin d'un chauffeur rapide, j'ai pris Chavresac ; à présent, j'ai besoin d'un conseil éclairé, d'un dévouement intelligent, je m'adresse à vous.

AMÉDÉE

Attendons Chavresac.

HUBERT, s'asseyant.

Il n'y a que ça à faire... (Un silence.) Ah !

j'ai passé une nuit affreuse. Je me vois encore accoudé à la fenêtre de notre chambre pendant cet orage... et les onze mots de cette dépêche me martelaient le crâne. Onze mots, il n'y en a pas plus, je les ai comptés... C'est effrayant, quand on pense que pour onze sous on peut bouleverser un homme de cette façon !... Ah ! oui, je m'en souviendrai, de cette dépêche, envoyée de la pointe du Décollé... la pointe du Décollé ! tout y est.

AMÉDÉE

Le fait est que c'est un nom sinistre.

HUBERT

Alors, ma pensée se reportait là-bas, et je voyais une mer démontée, des vagues bondissant par-dessus le phare et, dans un chalet, une chambre faiblement éclairée et, dans cette chambre, peut-être, une femme

échevelée que cette brute était en train de piétiner.

AMÉDÉE

Oh ! oh ! oh !

HUBERT

Ah ! ah ! ah ! Il n'y a pas de oh ! oh ! oh ! tout est possible.

AMÉDÉE

Ce Blancas est donc un homme violent ?

HUBERT

Très doux... très doux... du moins, il paraît, je ne le connais pas... mais justement, il y a tout à craindre des gens calmes quand ils se mettent en colère : ils ne connaissent plus rien.

AMÉDÉE, souriant.

Vous avez trop d'imagination.

HUBERT

Une imagination terrible. Combien de temps suis-je resté ainsi à cette fenêtre? Deux heures, peut-être plus... je ne saurais le dire. La pluie me fouettait le visage, je ne m'en apercevais même pas; les éclairs entr'ouvraient le ciel, le tonnerre grondait. Je m'enivrais d'horreur!... J'ai senti que je m'enrhumais; alors, je suis revenu me coucher auprès de ma femme, de ma pauvre petite femme. Elle dormait tranquillement, sa respiration était régulière comme celle d'un enfant; en la voyant si calme, j'ai eu envie de la réveiller.

AMÉDÉE

Pourquoi faire?

HUBERT

Pour lui dire tout.

AMÉDÉE

Vous êtes fou !

HUBERT

Mais non... J'ai pensé qu'un homme qui s'accuserait loyalement, dans la nuit, qu'un mari coupable qui dirait la vérité, cela ne manquerait pas d'une certaine grandeur à laquelle une femme comme Marguerite ne pouvait pas être insensible.

AMÉDÉE

C'est une chose qu'il ne faut faire qu'à la dernière extrémité. Vous avez bien fait de ne pas la réveiller, d'autant plus que tout n'est pas perdu. Voyons, raisonnons un peu : en supposant que ce Blancas veuille vous demander une explication, il ne vous télégraphierait pas de venir... dans ce cas, c'est à lui à se déranger.

HUBERT

Il me semble.

AMÉDÉE

Et puis, quelle explication peut-il vous demander ? Vous ne le connaissez pas, vous n'êtes pas son ami, vous n'avez pas trahi sa confiance.

HUBERT

Certainement.

AMÉDÉE

D'un autre côté, puisqu'il n'est pas le mari de sa femme et qu'ils sont séparés amiablement, vous ne lui causez aucun préjudice.

HUBERT

Aucun.

AMÉDÉE

Enfin, pardonnez-moi le mot, Madame

Bernier est rentrée dans la circulation.. elle circule avec vous, voilà tout ; c'est ce que je dirai au mari, si vous me chargez de vos intérêts.

HUBERT

Cela va sans dire... vous et Chavresac... vous voyez que j'ai bien fait de le mettre au courant.

AMÉDÉE

N'allez pas si vite... j'espère que nous n'en arriverons pas là... Pour moi, cette dépêche signifie tout autre chose... Quoi ? je n'en sais rien... attendons Chavresac.

HUBERT

Ah ! si jamais ma femme... ma pauvre petite femme !...

AMÉDÉE

Elle vous pardonnerait.

HUBERT

Non... vous l'avez entendue tout à l'heure; elle est pleine de confiance, elle est à cent lieues de se douter... et, quand elle saura que je l'ai trompée pendant qu'elle était à Luxeuil et qu'elle parcourait douze fois, matin et soir, son allée de platanes, elle se tuera comme elle l'a dit.

AMÉDÉE

Mais non.

HUBERT

Mais si. Ah ! vous ne la connaissez pas... elle se tuera. Alors, qu'est-ce que je deviendrai, moi ? Je ne pourrai pas lui survivre ; je vous assure qu'il faut me plaindre.

AMÉDÉE

Oh ! je vous plains. Mais, enfin, expliquez-moi quelque chose que je ne comprends pas

très bien : quand on a peur, à ce point, de faire de la peine aux gens, c'est qu'on les aime... vous aimez votre femme ?

HUBERT très sincère.

Tendrement.

AMÉDÉE

Alors, pourquoi vous êtes-vous embarrassé de cette Rosine Bernier ?

HUBERT

Pourquoi... pourquoi ? Est-ce que je sais ? J'avais connu Rosine autrefois, quand j'étais garçon ; je l'avais aimée même, à cette époque, en tout bien, tout honneur... je l'ai revue dans cette pièce où elle est admirable !

AMÉDÉE

Vraiment ?

HUBERT

Oh ! mon cher, vous ne pouvez pas vous en faire une idée, c'est une grande artiste. Elle a surtout un charme auquel il est impossible de résister. Bref, je suis allé la voir, un soir, dans sa loge, nous avons soupé... voilà comment ça s'est fait. J'avais aussi la griserie de Paris où nous venions de nous installer, après trois ans d'un clair lune de miel solitaire.

AMÉDÉE

Vous avez voulu y ajouter une étoile.

HUBERT

Je n'ai rien voulu du tout... Seulement ma femme est partie faire cette saison à Luxeuil et, alors, j'ai eu vingt-cinq jours de liberté... comprenez-vous, de liberté ! J'ai pu oublier que j'étais marié et, pendant

vingt-cinq jours, j'ai connu la maîtresse la plus exquise, la plus amoureuse, la plus passionnée. Et puis, cette femme-là correspond tellement au besoin que j'ai de rêve, de roman... parce que, moi, n'est-ce pas? je suis un cérébral.

AMÉDÉE

Ah !

HUBERT

Mais oui, mon cher, n'en doutez pas. Alors, Rosine Bernier, c'est la maîtresse idéale ; elle a tout : l'esprit, l'élégance, la fantaisie... c'est la Fantaisie en personne. Je vous citerais d'elle mille traits charmants, et elle fait penser à ces délicieuses créatures du XVIII^e qui nous apparaissent un peu comme des déesses !

AMÉDÉE

Dites-moi... depuis tout à l'heure, vous aimez toujours votre femme ?

HUBERT, très sincère.

Tendrement. Pourquoi ?

AMÉDÉE

Pour rien... pour savoir.

HUBERT

Mais ça n'a pas le moindre rapport. Dans la vie, il y a la sécurité, le foyer, le bonheur, c'est entendu, et puis il y a aussi la curiosité, l'aventure, le plaisir; mais ma pauvre petite femme ne comprendra jamais ça, et pourtant, c'est ce que je me tue... à ne pas lui dire!

AMÉDÉE

Vous faites bien, parce que tout cela ne se concilie guère; la preuve, c'est que vous payez votre plaisir par trop de tourments.

HUBERT

Les tourments sont peut-être nécessaires à certaines natures.

AMÉDÉE

Le calme est une chose inappréciable.

HUBERT

On dit un calme plat.

AMÉDÉE

Sans doute et, pourtant, il faut choisir. Votre femme vous aime, elle ne vit que par vous et pour vous... cela éclate dans tous ses gestes et dans ses moindres paroles.. elle en est touchante...

HUBERT

Je sais bien. Ah ! depuis hier soir, j'envie ceux qui sont aimés moins exclusivement...

ceux-là peuvent tromper leur femme sans qu'elle en meure et même, si j'osais dire toute ma pensée...

AMÉDÉE

Dites-la toujours.

HUBERT, lui frappant sur l'épaule.

Hé bien! croyez-moi, mon cher, il vaut cent fois mieux être cocu.

AMÉDÉE

Pourquoi me dites-vous ça, à moi?

HUBERT

Je vous dis ça, à vous, parce que vous êtes là... c'est une idée générale que je formule.

AMÉDÉE

Ah! bien... bien.

HUBERT

Et puis, vous, ce n'est pas la même chose... vous ne serez jamais dans ce cas-là, vous n'avez pas le besoin de l'aventure, vous n'avez pas la moindre imagination.

AMÉDÉE

Décidément, vous me comblez !

HUBERT

Mais vous possédez d'autres qualités précieuses. Vous êtes un homme sérieux, pondéré ; vous avez l'occupation la plus noble : vous cultivez la terre, cinq cents hectares de vieille terre armoricaine auxquels vous appliquez les méthodes nouvelles. (Très ému. Depuis que je suis arrivé ici, dans ce vieux château rempli de traditions et de souvenirs de famille, je me sens enveloppé d'une atmosphère honnête... vous donnez l'impres-

sion du bonheur véritable. Croyez-moi, vous avez une vie excellente !

Il lui tend la main.

AMÉDÉE

Mon bon ami...

HUBERT

Et, quand je compare votre existence à la mienne, qui n'est que complications, mensonges et remords, je suis rempli de respect et d'émotion.

Il se jette dans ses bras.

AMÉDÉE

Voyons, mon brave ami, mon brave ami... si mon exemple pouvait vous inspirer de sages résolutions, je serais tout à fait heureux. Je ne sais pas ce qui va sortir de tout ceci ; mais, à votre place, quoi qu'il arrive,

je renoncerais d'ores et déjà à revoir cette femme.

HUBERT, très sincère.

Oh ! pour ça, soyez tranquille... c'est fini, c'est bien fini... J'ai prié Chavresac de lui remettre une lettre dans laquelle je lui explique que ça n'est pas possible de continuer dans ces conditions. Ah ! dame, je ne sais pas comment elle le prendra... ça n'ira pas tout seul de ce côté-là... parce qu'elle m'aime.

AMÉDÉE, souriant.

Elle aussi ?

HUBERT

Ah ! mon cher, je n'en tire pas vanité ! (Il lui frappe sur l'épaule.) Croyez-moi, il vaut cent fois mieux être...

AMÉDÉE, le coupant.

Oui... oui, vous me l'avez déjà dit.

Dans le même moment, par une des portes-fenêtres on voit entrer Chavresac. Il est en tenue de chauffeur et couvert de boue.

HUBERT

Ah ! enfin ! voici Chavresac !

Il se précipite au-devant de lui.

## SCÈNE IV

HUBERT, AMÉDÉE, CHAVRESAC.

HUBERT

Ah ! cher ami, je vous attendais avec une impatience...

CHAVRESAC

Je pense bien... J'ai pris beaucoup plus

de temps que je ne croyais... il m'est arrivé un tas d'avaros...

HUBERT

Mais, vous avez vu Rosine ?

CHAVRESAC

Oui, je l'ai vue.

HUBERT

Vite, racontez-moi.

CHAVRESAC, montrant Amédée.

Mais...

HUBERT

Vous pouvez parler devant mon beau-frère, il est au courant.

CHAVRESAC

Ah ! très bien.

HUBERT

Vous avez pu rester seul avec elle ?

CHAVRESAC

Tant que j'ai voulu.

HUBERT

Et le mari ?

CHAVRESAC

Il n'était pas là ; il est chez lui, dans le Poitou.

HUBERT

Dans le Poitou... comment dans le Poitou ? Alors, cette dépêche ?

CHAVRESAC

C'est Rosine Bernier qui vous l'a envoyée.

HUBERT

Si c'est une plaisanterie qu'elle a voulu me faire, je la trouve d'un goût déplorable.

CHAVRESAC

Pas du tout, vous n'y êtes pas... c'est tout simplement une femme qui vous aime; elle avait envie de vous voir... vous savez comment elle est... c'est une fantaisiste, et, quand elle a envie de quelque chose, rien ne l'arrête. Bref, vous sachant ici, elle n'a trouvé rien de mieux que de vous envoyer cette dépêche.

HUBERT

C'est insensé ! Comment n'a-t-elle pas réfléchi ? Voyons, elle sait bien que je suis marié... cette dépêche pouvait tomber entre les mains de ma femme.

CHAVRESAC

Aussi, elle a signé du nom de son mari.

HUBERT

En quoi ça arrangeait-il les choses ?

CHAVRESAC

Mais si... elle pensait que vous comprendriez et qu'en signant Blancas pour les autres, cela signifiait Bernier pour vous.

HUBERT

Et alors ?

CHAVRESAC

Alors, elle espérait que vous viendriez la rejoindre et que cette dépêche, dont vous donneriez une explication suffisante à votre femme, serait précisément le prétexte.

HUBERT

Quelle explication pouvais-je donner? Elle est folle!

CHAVRESAC

Dans son esprit, ça ne souffrait aucune difficulté : vous auriez dit à votre femme que Blancas était un de vos amis que vous aviez perdu de vue et que, s'il vous envoyait une dépêche en des termes aussi nets, c'est qu'il avait un service à vous demander et que vous ne pouviez pas vous dérober..., ou autre chose dans ce goût-là... elle avait compté sur votre présence d'esprit.

AMÉDÉE, à Hubert.

Elle a eu le plus grand tort... elle ne vous connaît pas encore à fond... Je pensais bien que cette dépêche avait une tout autre signification que celle que vous lui attri-

buiez. C'est moi qui avais raison, et il n'y avait pas lieu de vous affoler.

HUBERT

Oh ! affolé... je n'étais pas affolé. Évidemment j'étais très ennuyé. Comment n'ai-je pas deviné que la dépêche était d'elle... ça lui ressemble tellement ! Je vous l'ai dit : c'est une fantaisiste. J'avoue que j'étais parti dans une direction tout opposée.

AMÉDÉE

Et bien parti.

HUBERT

Ainsi ce n'était que ça ! Mais alors, dites-moi, elle a dû être très étonnée de vous voir ?

CHAVRESAC

Très étonnée... et, quand elle a su dans

quel état sa dépêche vous avait mis, elle a ri de bon cœur.

HUBERT

C'est très drôle, en effet... maintenant, parbleu ! je trouve ça très drôle. Et vous, Amédée ?

AMÉDÉE, très froid

Moi, je trouve ça tordant.

HUBERT

Ah !... alors, elle a ri ?

CHAVRESAC

Oui, mais pas longtemps... et, quand je lui ai remis votre lettre...

HUBERT, avec explosion.

Vous lui avez remis ma lettre ?

CHAVRESAC

Mais oui, puisque vous m'aviez chargé...

HUBERT

Mais c'est idiot, mon cher, il ne fallait pas.

CHAVRESAC

Pourquoi idiot? Vous m'aviez dit de lui remettre cette lettre à tout prix.

HUBERT

Sans doute; mais, du moment qu'il n'y avait rien, que le mari n'était pas là et que c'est elle qui avait envoyé la dépêche, il ne fallait pas remettre la lettre, ça tombe sous le sens... c'est vrai, un enfant de trois ans aurait compris ça... c'était une lettre de rupture!...

CHAVRESAC

Est-ce que je savais, moi ?

HUBERT, à mi-voix.

Est-ce que je savais ? Quelle brute !

CHAVRESAC

Vous dites ?

AMÉDÉE

Voyons... voyons.

CHAVRESAC

Une autre fois, vous ferez vos commissions vous-même, d'autant plus que ça n'est pas agréable de porter vos messages. Dans ces cas-là, c'est toujours le messager qui reçoit le premier choc... ça n'a pas manqué : j'ai essuyé la mauvaise humeur de Madame Bernier ; j'arrive ici, j'essuie la

vôtre. Et encore, pour arriver plus vite, je dévore les kilomètres...

HUBERT, avec aigreur.

Vous y avez mis le temps, cependant, mon cher.

CHAVRESAC

Parce que, en traversant un village, j'ai manqué d'écraser une vieille femme, mon cher.

AMÉDÉE

Vraiment ?

CHAVRESAC, à Amédée.

Oui, une vieille femme qui s'est littéralement jetée sous mes roues, une malheureuse mère de famille qui voulait se suicider en assurant l'avenir de ses enfants, elle comptait sur une indemnité; heureusement, j'ai déjoué ses projets, je ne l'ai

pas écrasée; mais il a fallu que je m'arrête... les villageois voulaient me lyncher, on a dressé des procès-verbaux à n'en plus finir... C'est tout ça qui m'a mis en retard.

HUBERT

Enfin, ce qui est fait est fait; qu'est-ce qu'elle a dit?

CHAVRESAC

La vieille femme?

HUBERT

Hé non, Rosine!

CHAVRESAC

C'est vrai... ce que je raconte là ne vous intéresse pas... Quant à Rosine Bernier, elle m'a chargé de vous remettre ceci. (Il lui remet une lettre.) Maintenant, vous permettez

que j'aille changer de vêtements... A tout à l'heure... Au revoir et merci.

HUBERT

Mais c'est moi qui vous remercie.

CHAVRESAC

C'est bien ce que je voulais dire !

Il sort.

## SCÈNE V

AMÉDÉE, HUBERT.

AMÉDÉE

Vous avez froissé Chavresac ?

HUBERT

Aussi, on n'est pas chauffeur à ce point-là. (Il lit la lettre de Rosine.) Parbleu ! c'est une femme outragée ; elle m'écrit que c'est fini.

AMÉDÉE

Tout est pour le mieux... vous devez être content ?

HUBERT

Content ?

AMÉDÉE

Sans doute... n'est-ce pas ce que vous vouliez ?

HUBERT

Pas du tout.

AMÉDÉE

Comment ? Vous ne m'avez pas dit tout à l'heure ?...

HUBERT

Oui, oui, tout à l'heure, mais maintenant...

AMÉDÉE

Regretteriez-vous vos sages résolutions ?

HUBERT

Non, non, mais enfin, il n'en est pas moins vrai que cette femme a raison... ma conduite envers elle est inqualifiable. J'ai agi, disons le mot, comme un calfat ; je n'ai rien à lui reprocher... car enfin, cette dépêche... c'est très gentil ce qu'elle a fait là, c'est tout à fait délicat... c'est d'une amoureuse, il n'y a pas à dire... et c'est au moment où elle me donne cette preuve d'amour que, moi, je lui écris cette lettre brutale... Comment doit-elle me juger ?

AMÉDÉE

Il vaut mieux qu'elle vous juge mal, puisque vous voulez rompre, elle vous regrettera moins.

HUBERT

C'est égal, on peut rompre avec délica-

tesse, tout au moins avec courtoisie. Rosine n'est pas une femme qu'on lâche comme ça... (Un silence.) Vous ne savez pas ce que j'ai envie de faire?

AMÉDÉE

Non, et pourtant je suis rempli de crainte.

HUBERT

J'ai envie d'aller là-bas.

AMÉDÉE

Oh! mais, vous ne pouvez pas faire ça. Quel prétexte d'abord, pour vous absenter, donnerez-vous à votre femme?

HUBERT

La dépêche... je lui montrerai la dépêche... je dirai que je viens de la recevoir, que Blancas est un vieil ami que j'ai perdu de vue et que, s'il me demande de venir

le trouver en des termes aussi pressants, c'est qu'il s'agit de quelque service à lui rendre et que je ne peux pas me dérober.

AMÉDÉE

Et vous me dites ça, victorieusement... comme si vous veniez de l'inventer vous-même.

HUBERT

Où donc est-elle, cette dépêche? Vous ne l'avez pas?

AMÉDÉE

Non ! Je vous l'ai rendue.

HUBERT

Non... vous ne me l'avez pas rendue.

AMÉDÉE

Je suis certain, pourtant...

HUBERT

Cherchez bien dans toutes vos poches.

AMÉDÉE

Je ne l'ai pas.

HUBERT

Où peut-elle être... c'est qu'il ne faudrait pas laisser traîner ça... Ah! la voilà!... Elle était sur la table... sur la table... Quelle imprudence!... Je vais la montrer à ma femme.

AMÉDÉE

Écoutez, Hubert, vous allez déchirer cette dépêche. Donnez-la-moi d'ailleurs. (Il la déchire.) Je vous avertis que, si vous revoyez jamais Rosine Bernier et qu'il vous en arrive des ennuis, comme c'est inévitable, il est inutile de venir me trouver pour vous tirer d'embarras... Vous me faites

l'effet du joueur qui court après son argent... vous courez après votre émotion.

HUBERT

D'abord, vous vous méprenez... il n'est pas question de recommencer avec Rosine; seulement je considère que je lui dois des excuses, des explications.

AMÉDÉE

Il n'est pas nécessaire de la voir pour ça.

HUBERT

Vous avez raison... je lui écrirai... oui... je sais ce que je lui écrirai. Pourquoi souriez-vous ?

AMÉDÉE

Connaissez-vous ce jeu d'enfants qui consiste à placer une planche en équilibre sur un tronc d'arbre ou une grosse pierre ?

Deux galopins enfourchent la planche, un à chaque bout et, quand l'un est en haut, l'autre est en bas.

HUBERT

Oui, ça s'appelle une bascule... Il y a une très jolie gravure du XVIII^e... je l'ai à Paris dans mon cabinet.

AMÉDÉE

Vous me paraissez être la planche et la grosse pierre d'une bascule sentimentale où il y aurait, une à chaque bout, votre femme et Rosine Bernier. Où est votre femme en ce moment? En haut ou en bas?

HUBERT

En haut! en haut!

AMÉDÉE, se retournant et apercevant Marthe et Marguerite qui reviennent.

Évidemment, puisque la voilà!

## SCÈNE VI

HUBERT, AMÉDÉE, MARTHE, MARGUERITE.

MARGUERITE

Bonjour, chéri.

Elle embrasse son mari.

HUBERT

Bonjour, ma petite Marguerite, bonjour, ma chère petite femme.

MARGUERITE

Oh ! mais quelle tendresse !

HUBERT

Je suis content de te revoir.

AMÉDÉE

Eh bien ! vous avez vu les Mériel ?

MARTHE

Oui... et vous, qu'avez-vous fait ?

AMÉDÉE

Nous avons causé avec Hubert.

MARTHE

Et Chavresac ?

AMÉDÉE

Il est revenu.

MARTHE

Que lui était-il donc arrivé ?

AMÉDÉE

Rien... il a manqué d'écraser une vieille femme.

MARGUERITE

Ah ! mon chéri, Madame Mériel m'a expliqué comment elle avait eu ses enfants au

bout de treize ans de mariage... c'est très simple... c'est étonnant que nous n'y ayons pas pensé... Je te raconterai ça ce soir.

HUBERT

Oui, ma chère petite femme, tu me raconteras ça.

MARGUERITE

Tu l'aimes donc, ta chérie ?

HUBERT

Oh ! oui, je l'aime.

MARGUERITE

C'est vrai ?

HUBERT

Sois tranquille... tu es en haut.

MARGUERITE, *étonnée.*

En haut, de quoi ?

HUBERT

En haut, en haut... tout en haut.

*RIDEAU*

# ACTE TROISIÈME

*Un atelier de style Renaissance dans l'hôtel que Rosine Bernier habite à Passy, sur le Ranelagh. Aux murs des tapisseries, des instruments de musique, les portraits de l'artiste dans ses différents rôles. Comme meubles, piano à queue recouvert d'une vieille étoffe, grande table à pieds tors, bibliothèque et un large divan sous une loggia avec rampe en bois à laquelle on accède par un escalier extérieur à l'atelier. Par une large baie vitrée on aperçoit les arbres du jardin ; on est au mois d'octobre, il est cinq heures du soir, la nuit tombe, le thé est servi sur une petite table.*

## SCÈNE PREMIÈRE

ROSINE, LORSAY.

Au lever du rideau, Lorsay est seul dans l'atelier. Rosine entre quelques secondes après. Elle est dans un déshabillé très élégant.

ROSINE

Je ne vous ai pas fait trop attendre.

LORSAY

J'aime beaucoup votre atelier.

ROSINE

Moi aussi... croyez bien que je n'y reçois pas tout le monde... je n'y admets que mes amis.

LORSAY

Je suis sensible à l'honneur que vous me faites... C'est arrangé avec beaucoup de goût, avec votre goût, c'est tout dire... C'est joli, cette loggia... ça fait très bien... mais comment monte-t-on là-haut ?

ROSINE

Vous n'avez pas vu, en entrant, un petit escalier, près de la porte ?

LORSAY

Ah ! oui... c'est sans doute là que vous

mettez les musiciens quand vous donnez des fêtes ?

ROSINE

Je n'ai jamais donné des fêtes, mais j'y ai mis des musiciens en effet. Il y a deux ans, à pareille époque, je m'ennuyais beaucoup, j'étais triste. Alors, tous les soirs, vers ces heures-ci, je montais à l'atelier, je m'étendais sur ce divan et je rêvais, pendant qu'on me faisait de la musique.

LORSAY

Seule ?

ROSINE

Oui, toute seule.

LORSAY

Et quels musiciens aviez-vous ? Des tziganes ?

ROSINE

Oh ! non, quelle horreur ! C'était un vieux

professeur de violoncelle et sa fille qui jouait du violon. Ils n'étaient pas célèbres, mais ils jouaient d'une façon poignante et, dans le crépuscule d'abord, puis dans la nuit, c'était une sensation délicieuse... mais buvez donc votre thé, il va être froid.

LORSAY

Je regarde le ciel, il y a en ce moment des tons d'une variété et d'une délicatesse infinies ; le soleil a l'air de se coucher dans un ciel de cravates.

ROSINE, regardant aussi.

C'est très juste. (Un silence.) A quoi pensez-vous, mon cher auteur ?

LORSAY

Oh ! près de vous, je ne suis pas un auteur, je suis un homme... je pense à toutes sortes de choses.

ROSINE

Mais encore ?

LORSAY

Je pense à la jolie promenade que nous avons faite tantôt dans ce merveilleux parc de Versailles, à la joie qui était dans mon cœur, à la mélancolie de l'automne qui descendait sur l'étang où de grosses carpes brunes, avec des bruits de baisers gloutons, venaient manger le pain que leur jetaient vos petites mains blanches. J'entends encore le bruit de soie froissée que faisaient vos petits pieds en marchant dans les feuilles mortes... et, ce soir, quand je serai seul, chez moi, je me rappellerai toutes vos paroles et tous vos gestes et tous les moindres faits de cette après-midi inoubliable... et vous n'avez pas le droit de m'en empêcher.

ROSINE

J'en aurais le droit que je n'en userais pas, vous me dites de trop jolies choses.

LORSAY

Vous vous souvenez, il y a trois mois, lorsque je suis venu vous dire adieu, un soir, dans votre loge ?

ROSINE

Vous étiez encore très timide. (L'imitant.) Vous me disiez : « Madame, je vais partir à la campagne, parce qu'il n'y a que la nature qui vous donne des leçons d'indifférence supérieure ! »

LORSAY

J'ai dû vous paraître stupide ?

ROSINE

Mais non.

LORSAY

Ah ! si, stupide... j'étais furieux après moi, je croyais bien que tout était perdu ; et puis, il y a quelques jours, quand je suis revenu, j'avais tellement pensé à vous pendant ces trois mois que, dès que je vous ai revue, je vous ai dit que je vous aimais et ça m'a semblé très facile.

ROSINE

De m'aimer ?

LORSAY

Non, de vous le dire.

ROSINE

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement.

LORSAY

Et, depuis huit jours, je passe toutes mes

soirées dans votre loge, nous nous promenons l'après-midi dans les parcs mélancoliques... Aujourd'hui, pour la première fois, vous m'admettez dans votre atelier, dans l'atelier! et je vous vois, je vous entends, je vous respire, je suis très heureux pour le moment.

ROSINE

Pour le moment?

LORSAY

Oui, enfin, espérons que vous ne me ferez pas souffrir et que vous n'êtes pas une femme à vous amuser d'un sentiment très sincère et très profond je vous assure... Non, vous ne pouvez pas être cette femme-là.

ROSINE

Vous n'en savez rien.

LORSAY

Laissez-moi avoir une bonne opinion de vous, qu'est-ce que ça peut vous faire ?

ROSINE

Mais, comment pourrais-je vous faire souffrir ?

LORSAY

Vous le savez bien... pour le moment, il est certain que je marche vivant dans un rêve étoilé ; mais ce n'est pas impunément que l'on reste auprès de vous, dans votre atmosphère, et je désirerais bientôt autre chose qu'un flirt, même passionné.

ROSINE

Vous demandez déjà.

LORSAY

Je ne demande pas, je prévois que je désirerai...

ROSINE

Croyez-moi, vous en êtes à la période la plus charmante... ne craignez pas de la faire durer. En amour, voyez-vous et, pour les hommes surtout, il n'y a d'intéressant que la conquête et la rupture ; le reste est du remplissage.

LORSAY

C'est vous qui le dites et, si charmante que soit la période où nous en sommes, il faut toujours arriver à un bonheur plus complet, plus parfait.

ROSINE

Oui, il faut arriver à ce bonheur-là : c'est désolant !

LORSAY, se rapprochant de Rosine.

Mais non, ça n'est pas désolant. J'aime beaucoup être bien près de vous, comme ça... je m'imprègne de votre odeur et je l'emporterai avec moi... vous sentez l'œillet.

ROSINE

Vous connaissez la fable ?

La renoncule un jour avec l'œillet

LORSAY

Dans un bouquet se trouva réunie.

ROSINE

Elle prit sur le champ le parfum de l'œillet.

LORSAY

On ne peut que gagner en bonne compagnie.

(La prenant dans ses bras). Ah ! laissez-moi gagner !

ROSINE, se dégageant.

Parbleu, vous n'avez rien à perdre ! Savez-vous que vous devenez très hardi ?

LORSAY

Je reste dans la moralité de cette petite fable.

ROSINE

Je ne vous reconnais plus.

LORSAY

Je ne me reconnais plus moi-même. Quand il ne fait pas très clair, je n'ai peur de rien. Et puis, la vérité, c'est qu'il faut avoir le courage de son amour ; je vous aime, je ne pense plus qu'à vous, je vous désire ardemment. (Entre Adrien, vieux domestique, cheveux blancs et longs). Quel dommage ! Ça allait si bien !

## SCÈNE II

LES MÊMES, ADRIEN.

ROSINE

Qu'y a-t-il, Adrien ?

ADRIEN

Mademoiselle Guerny est en bas et demande à parler à Madame.

ROSINE

Où est-elle ?

ADRIEN

Je l'ai fait entrer dans le petit salon.

ROSINE

Dites-lui de monter. Tenez, allumez

donc pendant que vous êtes là, voulez-vous?

Adrien tourne les boutons d'électricité et sort.

LORSAY

Rien de ce qui vous entoure n'est banal.

ROSINE

A quel propos dites-vous ça?

LORSAY

Votre vieux domestique est très bien; il a une tête de savant... on a envie de l'interviewer, de lui demander ce qu'il pense du régime actuel, du péril jaune, du sionisme et de l'existence de Dieu.

ROSINE

Il ne vous répondrait pas de bêtises; ce n'est pas un savant, mais c'est un brave

homme plein de bon sens et qui m'est surtout très dévoué.

LORSAY

C'est l'essentiel. Voilà une chose que l'on ne voit pas dans la plupart des familles bourgeoises où les domestiques, maintenant, ne font que passer; il faut venir chez vous, chez une actrice, chez Rosine Bernier, pour rencontrer cette chose rare, un vieux serviteur... Il y a longtemps que vous l'avez ?

ROSINE

Très longtemps, c'était le mari de ma nourrice.

LORSAY

C'est admirable !

Sur ces derniers mots, Adrien a introduit Louise Guerny.

## SCÈNE III

ROSINE BERNIER, LORSAY, LOUISE GUERNY.

LOUISE

Bonjour, ma chérie.

ROSINE

Bonjour, Louisette.

Elles s'embrassent.

LOUISE, à Lorsay.

Bonjour, Monsieur.

LORSAY

Bonjour, Mademoiselle.

Poignées de mains.

ROSINE

Et qu'est-ce qui me vaut le plaisir de ta visite?

LOUISE

J'ai à te parler.

LORSAY

Alors, Madame, je vais vous laisser causer avec votre amie.

LOUISE

Ce n'est pas moi, Monsieur Lorsay, qui vous fais partir.

ROSINE

Tu annonces que tu as à me parler ; il sait ce que « à me parler » veut dire.

LOUISE

Au contraire, vous pouvez rester... il faut même que vous restiez... j'aurai peut-être besoin de vous.

LORSAY

De moi ?

ROSINE

Voyons, que se passe-t-il ?

LOUISE

Ma chère, il faut que tu me rendes un service.

ROSINE

Je suis toujours à ta disposition.

LOUISE

Oh ! je sais bien, tu es très gentille, et c'est pour ça que je viens toujours te trouver; tu es ma seule amie, je n'ai de confiance qu'en toi. Eh bien, figure-toi que tout à l'heure j'étais en voiture avec Alfred, et voilà que Jean nous a vus, ma chère !

ROSINE

Tu veux dire que tu étais en voiture avec Jean et qu'Alfred vous a vus.

LOUISE

Non, non, je dis bien.

ROSINE

Voyons, c'est pourtant bien Alfred que tu trompes avec Jean.

LOUISE

Ma chère, je ne sais plus.. il est évident que je connaissais Alfred avant de connaître Jean.

ROSINE

Alors, il n'y a pas de doute.

LOUISE

Oui, mais Jean est tout de même très jaloux d'Alfred.

ROSINE

Il n'est pas raisonnable.

LOUISE

Non... car enfin il sait bien que c'est lui que j'aime. Je ne cesse de le lui dire.

LORSAY

Mais vous dites la même chose à Alfred.

LOUISE

Il le faut bien.

LORSAY

C'est bien difficile, tout ça.

LOUISE

Mais non, c'est très simple. Je les aime différemment, voilà tout : j'aime Alfred tendrement, et Jean, c'est la fantaisie, c'est le caprice... Enfin, Jean devrait bien se rendre

compte de la situation, il devrait comprendre qu'Alfred a aussi des droits, que je dois avoir pour Alfred certains égards ; au contraire, il devient d'une exigence folle ; c'est au point que, maintenant, lorsque je dois dîner ou déjeuner avec Alfred, je suis obligée de donner des prétextes à Jean... tu m'avoueras que c'est violent ! Enfin, aujourd'hui, comme je déjeunais précisément avec Alfred, j'ai dit à Jean que je déjeunais chez toi. Seulement, puisque Jean m'a rencontrée en voiture avec Alfred, je lui dirai qu'après le déjeuner nous sommes sorties toutes les deux, que nous sommes tombées sur Alfred qui a voulu m'emmener et que je n'ai pas pu m'en débarrasser.

ROSINE

C'est entendu.

LOUISE

Alors, je suis venue te prévenir tout de

suite, car ce soir, au théâtre, Jean aurait pu t'en parler avant que moi, j'aie pu te voir, et c'est pourquoi il était bon aussi que Lorsay fût averti si, des fois, on avait parlé de tout ça devant lui.

LORSAY

Et vous aviez peur que je rectifie. Oh! Mademoiselle, soyez sans crainte, je n'aurais pas pris part à la conversation, et même je me serais retiré discrètement. Au revoir, Madame.

Il baise la main de Rosine.

ROSINE

On vous verra ce soir?

LORSAY

Si vous le désirez.

ROSINE

Je l'exige. J'aurai des choses impor-

tantes à vous dire. Venez après le deux... nous aurons le temps de bavarder.

LORSAY, à Louise.

Au revoir, Mademoiselle.

Poignées de mains.

Il s'en va, Rosine l'accompagne jusqu'à la porte de l'atelier. On entend, dans l'escalier, le bruit de quelqu'un qui tombe.

ROSINE, dehors.

Ah ! mon Dieu ! vous êtes tombé ! Vous ne vous êtes pas fait mal ?

LORSAY, dans l'escalier.

Non, non, ça n'est rien, ne vous occupez pas de moi.

Rosine rentre.

## SCÈNE IV

ROSINE, LOUISE.

LOUISE

Il est toujours amoureux de toi, Lorsay ?

ROSINE

Tu le vois.

LOUISE

Mais s'est-il décidé enfin à te le dire?

ROSINE

Oui.

LOUISE

Et ça t'a fait plaisir?

ROSINE

Oui... je le trouve très gentil. Je ne m'ennuie pas quand il est auprès de moi... j'éprouve une grande joie à causer avec lui.

LOUISE

Et de lui.

ROSINE

Oui... il me dit des choses très douces,

les choses que j'ai besoin d'entendre en ce moment.

LOUISE

Comme ça se trouve ! Alors, tu n'as plus besoin d'être brusquée ?

ROSINE

Non, j'ai besoin d'être bercée au contraire et, lui, me berce.

LOUISE

Sans t'endormir, c'est le rêve.

ROSINE

Il est jeune, il est sentimental, il n'a pas encore roulé... et puis, et puis surtout, il n'est pas marié, il est libre, libre !

LOUISE

Oui, enfin, je crois que ça va très bien. Et puis, il te fera des rôles.

ROSINE

Oh! nous ne parlons jamais de ça.

LOUISE

Et... est-ce que?

ROSINE

Non, pas encore.

LOUISE

Ah!... Mais?

ROSINE, résolument

Quand il voudra.

LOUISE

Bien, je suis contente pour toi.

ROSINE

Tu es bien gentille.

LOUISE

Mais tu ne vas plus te moquer de moi maintenant : toi aussi, tu y es venue.

ROSINE

A quoi ?

LOUISE

Toi aussi, tu es obligée d'en avoir deux.

ROSINE

Deux quoi ?

LOUISE

Oh ! voyons, tu sais bien ce que je veux dire... et Monsieur de Plouha ?

ROSINE

Hubert ?

LOUISE

Oui.

ROSINE

Mais tu te trompes, ma chérie, il n'est plus question d'Hubert. C'est fini avec Hubert et bien fini, je t'en réponds.

LOUISE

Pas possible ! Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

ROSINE

Oh ! il s'est conduit avec moi d'une façon... il a été ridicule et odieux... je t'ai raconté l'histoire de la dépêche ?

LOUISE

Oui, oui.

ROSINE

Il m'avait écrit depuis des lettres si pressantes que, lorsque je suis rentrée à Paris, il y a quinze jours, je suis venue à un rendez-vous qu'il me donnait à Auteuil, rue La-

fontaine, dans un petit pavillon entre cour et jardin qu'il a meublé très joliment, ma foi... du Louis XV naturellement... Enfin, tu vois ça d'ici.

LOUISE

Oui, oui.

ROSINE

J'arrive donc là dans l'intention d'être plutôt froide; il se jette à mes genoux : — Ma petite Rosine, je vous demande pardon... j'ai eu un moment d'affolement, vous n'avez pas le droit de m'en punir d'une façon aussi cruelle... je vous aime, je vous adore, il faut que vous soyez à moi. — Bref, il était très sincère, et il avait l'air tellement malheureux...

LOUISE

Tu as bien fait.

ROSINE

Attends ! J'allais en effet lui céder... je l'aimais encore malgré tout. Au fond, c'est un excellent garçon...

LOUISE

Toi, tu n'es pas méchante.

ROSINE

Il est amusant, il a de l'esprit, c'est un type.

LOUISE

Il est bel homme.

ROSINE

Oui... enfin, tout ça fait que j'allais lui céder... il se dirige vers la fenêtre pour tirer les rideaux...

LOUISE

Tu es comme moi.

ROSINE

Oui... vers la fenêtre de la chambre qui donnait sur la cour... lorsqu'il se retourne tout pâle et il me dit : Ma femme !

LOUISE

Oh ! c'est épouvantable ! Alors ?

ROSINE

Alors, voilà un homme qui ne sait plus où il en est. Il prend son chapeau, il saute par une fenêtre qui donnait de l'autre côté, sur le jardin, et il me laisse là, comme ça, sans plus s'inquiéter de moi que si je n'avais jamais existé. Tu m'avoueras que c'est violent ! D'autant plus que ce n'était pas du tout sa femme. J'ai demandé à la

concierge : c'était tout simplement une dame qui allait chez une tireuse de cartes qui demeure dans la maison.

LOUISE

Et lui, tu ne l'as pas revu depuis ?

ROSINE

Tu penses bien que je ne suis pas retournée dans le pavillon d'Auteuil.

LOUISE

Tu n'as pas eu du tout de ses nouvelles ?

ROSINE

Comment donc ! Il m'écrit deux fois par jour, il est au désespoir.

LOUISE

Tu ne lui réponds pas ?

ROSINE

Non. (Coup de timbre à la porte d'entrée.) Enfin, pourtant aujourd'hui, comme je suis décidée à en finir radicalement, je l'ai prié de venir me voir ici à six heures et demie. Quelle heure est-il ?

LOUISE

Six heures vingt-cinq.

ROSINE

C'est sans doute lui qui vient de sonner.

LOUISE

Qu'est-ce que tu vas lui dire ?

ROSINE

Je vais lui dire que j'aime Lorsay... j'attendais d'en être bien sûre... ce sera

ma vengeance. Tu comprends, ça ne signifie rien de dire à un homme qu'on ne l'aime plus; mais ce qui signifie quelque chose, c'est de lui dire qu'on en aime un autre. Comme ça, j'espère qu'il me laissera tranquille.

LOUISE

Tu as raison.

Entre Adrien.

## SCÈNE V

LES MÊMES, ADRIEN.

ADRIEN

Madame, Monsieur de Plouha est en bas.

LOUISE

Au revoir, ma chérie, je me sauve, il va

y avoir une explication, je ne tiens pas à le rencontrer.

Elles s'embrassent.

ROSINE

Vous l'avez fait entrer dans le petit salon ?

ADRIEN

Oui, Madame.

ROSINE

Dès que Mademoiselle Guerny sera partie, vous ferez monter Monsieur de Plouha.

ADRIEN

Bien, Madame.

LOUISE

Au revoir, à ce soir.

Elle sort avec Adrien. Rosine, restée seule, arrange ses cheveux, se met du rouge aux lèvres, s'assied et étudie une attitude indifférente pour l'entrée d'Hubert.

## SCÈNE VI

ROSINE, HUBERT.

Adrien ouvre la porte, introduit Hubert. Ce dernier est en habit et cravate blanche sous son paletot.

HUBERT baisant la main de Rosine.

Bonjour, ma chère amie... et d'abord, laissez-moi vous remercier d'avoir bien voulu me recevoir. Je commençais à désespérer. Enfin, j'ai trouvé votre petit mot, tantôt, rue Lafontaine. Il était sec, votre petit mot.

ROSINE

Vous ne pensiez pourtant pas que je vous écrirais quatre pages débordantes de tendresse.

HUBERT, ôtant son paletot.

Enfin, je vous vois, c'est l'essentiel. Bonjour, ma chère Rosine.

ROSINE

Bonjour, vous l'avez déjà dit.

HUBERT

Excusez-moi... je suis très troublé.

ROSINE

Remettez-vous... remettez-vous !

HUBERT, s'asseyant.

Voyons, comment allez-vous ?

ROSINE

Moi, je vais très bien.

HUBERT

Tant mieux. Eh bien, moi, je vais très mal.

ROSINE

Ah !

HUBERT

Oui, je vais très mal. Mais ça ne vous intéresse guère, puisque vous avez pu me laisser quinze grands jours sans me donner signe de vie.

ROSINE

Ah ! pardon, ce n'est pas moi qui vous ai quitté... vous vous êtes sauvé.

HUBERT

Vous êtes encore fâchée ?

ROSINE

Dame !

HUBERT

Oui... Écoutez, Rosine, je veux vous parler très sérieusement. J'ai des choses définitives à vous dire.

ROSINE

Moi aussi.

HUBERT

En ce cas, après vous.

ROSINE

Non, non, commencez.

HUBERT

Vous me jugez sévèrement et vous considérez que ma conduite était offensante pour vous ; mais mettez-vous à ma place : j'avais cru réellement apercevoir ma femme dans la cour... alors, j'ai perdu la tête. Je suis bien excusable.

ROSINE

Non, vous n'êtes pas excusable de m'avoir laissée là, sans vous inquiéter le moins du monde de ce que je deviendrais. On n'aban-

donne pas une femme, une femme comme moi, dans une situation pareille.

HUBERT

Je comprends que vous m'en ayez voulu sur le moment.

ROSINE

Sur le moment et maintenant... je vous assure que je vous en veux. Et puis surtout, j'en ai assez.

HUBERT

Vous avez assez de quoi ?

ROSINE

Mais de toutes ces complications, et de vos remords, et de vos terreurs. Je ne suis pas habituée à ces manières-là.

HUBERT

C'est tout de même étrange que vous ne

vouliez pas vous rendre compte que je suis marié.

ROSINE

Oh ! si, je m'en rends très bien compte, je m'en rends compte plus que vous... C'est égal, si j'avais su...

HUBERT

Mais vous le saviez, je ne vous l'ai pas caché... c'est la première chose que je vous ai dite.

ROSINE

Et j'aurais dû ne pas en entendre davantage ; c'était ma première idée, c'était la bonne. Non, voyez-vous, un homme marié ne peut pas être un amant.

HUBERT

Vous n'avez pas de mémoire, vous m'avez dit un soir le contraire.

ROSINE

Oui, dans les commencements, vous déjeuniez avec moi, vous dîniez avec moi, vous ne me quittiez plus ; alors, j'ai pu croire que vous étiez vraiment indépendant.

HUBERT

Ah ! parce que ma femme était à Luxeuil.

ROSINE

Vous saviez bien qu'elle ne resterait pas toute sa vie à Luxeuil et vous ne deviez pas me dire que, lorsqu'elle reviendrait, il n'y aurait rien de changé, alors que vous étiez persuadé du contraire. Non, vous aimez votre femme, vous ne voulez pas lui faire de la peine ; ne vous en défendez pas, c'est un sentiment très louable et que je respecte. Seulement, soyez logique et n'ayez pas de

maîtresse... (elle se lève) ou alors, vous me faites l'effet de ma petite amie Louise Guerny qui sort d'ici et qui aime Alfred tendrement et Jean pour la fantaisie.

HUBERT

Dites tout de suite que je suis une grue.

ROSINE

Oh !

HUBERT, se levant.

Je ne suis pas du tout de votre avis... et si vous vouliez y mettre du vôtre...

ROSINE

J'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu.

HUBERT

Dieu merci ! vous êtes assez intelligente pour comprendre la situation et, si vous consentiez à ne pas vous montrer trop exi-

geante, trop autoritaire, nous arriverions à un *modus... amandi* très convenable.

ROSINE

Je n'entends pas le latin.

HUBERT

Je veux dire qu'on arriverait à s'aimer sans péril.

ROSINE

Et sans gloire. Vous arrangez ça comme ça... Ce serait en effet bien commode... pour vous. Je recevrais, quand ça ne vous dérangerait pas, un petit mot me mandant à quelle heure précise je devrais me trouver rue Lafontaine, dans le petit pavillon dont nous aurions chacun une clé, et le premier arrivé attendrait l'autre. Il y aurait dans une armoire vos pantoufles, vos chemises de nuit, du Porto et des gâteaux secs. Vous

viendriez là, tranquillement, comme à votre bureau, et vous seriez le rond de cuir de l'adultère.

HUBERT

Oh ! le rond de cuir... vous avez la peau plus douce.

ROSINE

Très joli !... mais, si c'est là votre *modus* !...

HUBERT

*Amandi... amandi...*

ROSINE

Eh bien, proposez-le à d'autres ; moi, je me ferais l'effet d'une dame de notaire qui trompe son époux avec un coulissier séducteur. Ah ! nous sommes loin de Sophie Arnould et du comte de Lauraguais. C'est que

pour être dix-huitième, comme vous dites, mon cher, il ne suffit pas de semer dans un pavillon quelques meubles Louis XV et d'avoir, sur une console, une pendule avec une Léda entre les ailes d'un cygne. Et puis, un beau jour, vous croiriez apercevoir votre femme dans la cour, ou votre beau-frère ou votre belle-mère, et vous vous sauveriez cette fois par la cheminée, car vous ne brillez pas par le sang-froid : la moindre des choses vous met hors de vous ; à la moindre alerte, vous perdez la tête, et vous vous cognez contre toutes les vitres comme un gros bourdon.

HUBERT

Je vous défie de le répéter.

ROSINE

Certainement, comme un gros bourdon.

HUBERT

J'adore la façon dont vous gonflez vos joues quand vous dites : bourdon... et comment ne pas vous aimer ?

ROSINE

Oh ! je ne suis pas du tout en humeur de plaisanter et je vous parle très sérieusement ; vous n'offrez aucune sécurité. Avec vous, j'ai tout le temps les sensations d'une femme qui serait dans les montagnes russes et qui recevrait des douches écossaises. Non, vous savez, très peu pour moi.

Elle s'assied.

HUBERT

Vous avez fini ?

ROSINE

Oui.

HUBERT

Si vous croyez que ma vie à moi est amusante, vous vous trompez; mais je mène une existence abominable et que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi : je vis dans des transes et des angoisses perpétuelles ; je ne suis plus moi-même ; je ne connais plus la tranquillité... j'ai perdu le sommeil. Quand ma femme me regarde d'une certaine manière, il me semble qu'elle pénètre dans ma pensée et qu'elle constate que vous y êtes. Je tremble toujours qu'une lettre, une conversation entendue par hasard la mette au courant de notre liaison. Je prévois ce qui résulterait d'une pareille révélation, et je vais jusqu'au bout des pires conséquences. Quand je suis auprès de vous, c'est autre chose : en deux mois, je vous ai vue deux fois, et nous passons notre temps en récriminations, en scènes, comme en ce

moment. Ah ! ce n'est pas précisément le rond de cuir de l'adultère, comme vous le prétendez, mais un fagot d'épines !

ROSINE

En effet, c'est une existence abominable, et je ne sais pas comment vous pouvez y résister; moi, à votre place, je ne pourrais pas. C'est pour cela qu'il vaut mieux ne pas continuer.

HUBERT, s'asseyant.

Mais pas du tout... je trouve ça délicieux, j'ai besoin de ça.

ROSINE

Vous auriez surtout besoin d'une bonne leçon. Non, vous vous trompez, vous ne pouvez pas trouver ça délicieux ; l'amour ne s'accommode pas de tant d'obstacles. La philosophie de la rue vous l'enseigne et

même, dans les amours passagères, dans les amours de rencontre, la première chose que la femme dit à l'homme, c'est : « Mets-toi donc à ton aise. » A plus forte raison quand ça doit durer. Alors, croyez-moi, restons-en là... il ne faut pas tenter l'impossible. Nous avons fait un essai loyal, il n'a pas réussi, ne prolongeons pas l'expérience ; ça pourrait tourner mal, et nous en arriverions forcément à nous fâcher. Ce serait grand dommage. C'est la raison qui vous parle par ma bouche.

HUBERT

La raison, mais pas le cœur.

ROSINE

Le cœur aussi... j'ai une grande affection pour vous, vous n'en doutez pas... nous pouvons rester d'excellents amis.

HUBERT

Je ne me contenterai pas de votre amitié... ou alors, je ne vous reverrai plus.

ROSINE

Je serais désolée de ne plus vous revoir... Vous reviendrez ici comme un bon camarade... vous n'aurez même pas besoin de vous cacher, puisque nous ne ferons pas de mal, et vous ne risquerez pas ainsi de chagriner Madame de Plouha qui, je le sais, est une femme charmante et pour laquelle je me sens une vive sympathie.

HUBERT

Oui... vous êtes mille fois bonne, et je vous remercie pour elle.

ROSINE

Il n'y a pas de quoi.

HUBERT

Mais, du moment que vous me dites du bien de ma femme, c'est que vous avez envie de vous débarrasser de moi.

ROSINE

Oh ! me débarrasser, c'est un vilain mot.

HUBERT

C'est le mot exact pourtant. (Un silence. Il se lève et s'approche de la petite table sur laquelle est servi le thé.) Avec qui donc avez-vous pris le thé, tantôt ?

ROSINE

Avec qui j'ai voulu.

HUBERT

C'est clair. Vous en aimez un autre.

ROSINE

Parce qu'il y a deux tasses... vous allez un peu vite.

HUBERT

Je sais ce que je dis, vous en aimez un autre... c'est Lorsay... Voilà longtemps qu'il tourne autour de vous.

ROSINE

C'est vous qui tournez... restez donc un peu en place, vous me faites mal au cœur.

HUBERT

Soyez franche, si vous l'osez, et avouez que vous aimez Lorsay.

ROSINE

Eh bien ! oui, là, je l'aime... Êtes-vous content ?

HUBERT

Et vous êtes sa maîtresse ?

ROSINE

Non, je ne suis pas sa maîtresse.

HUBERT

Mais vous le serez.

ROSINE

Ça, c'est mon affaire, ça me regarde.

HUBERT

Comment ! Vous me dites ça, à moi ?

ROSINE

Vous m'interrogez, je vous réponds.

HUBERT

Je ne peux pas me faire à l'idée que vous appartenez à un autre.

ROSINE

Il suffit que je m'y fasse, moi.

HUBERT

Je vous en prie, Rosine, ne me poussez pas à bout.

ROSINE

Vous me menacez ? Oh ! vous ne me faites pas peur.

HUBERT

Mais non, je ne vous menace pas, seulement je suis très malheureux... vous venez de me donner un coup terrible.

Adrien entre.

ADRIEN

Madame n'oublie pas l'heure... son dîner est servi.

ROSINE

Bien, bien, je descends.

Il sort.

HUBERT

Écoutez, Rosine, je vais vous dire quelque chose de très grave : vous avez raison, il faut prendre une résolution.

ROSINE

Ah! mon Dieu ! Vous voulez divorcer, vous allez me demander ma main ? C'est pour ça, sans doute, que vous avez mis votre habit ?

HUBERT

Non, je vous prie de m'excuser de m'être présenté chez vous dans cette tenue un peu ridicule, mais j'ai ce soir un dîner de contrat.

ROSINE

Tiens ! Tiens !

HUBERT

Oui, je marie un de mes cousins dont je suis témoin. Alors, je suis rentré chez moi m'habiller, avant de venir, pour pouvoir causer plus longtemps avec vous ; en sortant d'ici, j'irai directement là-bas, vous comprenez ?

ROSINE

Parfaitement.

HUBERT

Mais ce que je veux vous dire, c'est que nous n'allons pas nous quitter ainsi... Je ne peux pas renoncer à vous.

Il veut l'enlacer.

ROSINE, se levant.

Oh ! non ! Oh ! non ! laissez-moi, j'ai

horreur de ces scènes-là... c'est inutile d'abord... je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire... il n'y a pas à y revenir. D'ailleurs, je n'ai pas le temps, il faut que je sois au théâtre à huit heures, et je n'ai pas dîné.

Elle se dirige vers la porte.

HUBERT, la retenant.

Vous ne vous en irez pas sans m'avoir entendu.

ROSINE

Je vous en prie.

HUBERT

Ma petite Rosine...

ROSINE

Oh ! c'est insupportable !

HUBERT

Écoutez-moi.

ROSINE

Non... non... laissez-moi, vous me faites mal d'abord.

HUBERT, se mettant résolument devant la porte.

Vous ne passerez pas.

ROSINE

Comme vous voudrez... vous comprenez que je ne vais pas faire le coup de poing avec vous. (A mi-voix.) Ça par exemple, c'est trop fort, tu vas me le payer.

Elle s'assied.

HUBERT

Qu'est ce que vous dites ?

ROSINE

Rien... rien...

HUBERT, criant.

Je considère que j'ai des droits sur vous et, si vous avez cru me les faire abandonner en m'annonçant impudemment que vous aimez Monsieur Lorsay, vous vous êtes trompée. Ça serait trop commode. Comment, il y a quinze jours encore, vous étiez dans mes bras, et vous me signifiez mon congé! Vous n'espérez pourtant pas que je vais vous laisser filer le parfait amour avec ce gigolo, ce poète de Montmartre, cet auteur de rien du tout? Il n'a eu qu'à se présenter, celui-là. Alors, quoi? On entre dans votre cœur comme dans un moulin. Mais c'est un auteur! Ah! tenez, vous avez vraiment une âme de cabotine.

ROSINE

De cabotine!

HUBERT

Eh bien, je le provoquerai, s'il le faut, votre Monsieur Lorsay, je ne reculerai pas devant un scandale. Ah ! vous ne me connaissez pas... je suis un impulsif, moi.

ROSINE, très douce.

Bien, bien. Ça n'est pas la peine de tant crier... du moment que vous le prenez ainsi... je ne savais pas que vous m'aimiez à ce point-là.

HUBERT, s'asseyant auprès d'elle.

Mais si... vous savez bien que vous n'êtes pas une femme qu'on puisse oublier ainsi, du jour au lendemain et, lorsqu'on a goûté à vos lèvres, à vos caresses, on ne peut plus s'en passer... nous avons déjà vécu des heures enivrantes, dont je garde l'ardent souvenir.

ROSINE

Ah ! vous savez parler aux femmes... je suis sûre que mes bras sont couverts de bleus.

Elle retrousse sa manche.

HUBERT

Oh ! je vous demande pardon... oui, j'ai été violent, brutal, tout à l'heure ; mais aussi, vous m'aviez dit des choses cruelles. Ça n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Vous n'aimez pas Lorsay ? Vous ne pouvez pas l'aimer.

ROSINE

Mais non... mais non... vous avez raison, je ne peux pas le sentir.

HUBERT

Ce n'est pas lui qui a pris du thé avec vous ?...

ROSINE

Mais non, c'est Louise Guerny qui sortait d'ici dans le moment que vous entriez.

HUBERT

Ah ! je respire.

ROSINE

Vous pouvez...

HUBERT

Alors, pourquoi m'avez-vous dit ça ?

ROSINE

C'était une épreuve.

HUBERT

Ah ! mon Dieu ! c'était bien la peine de dire tant de paroles pour en arriver là. Et c'était fatal. Au fond, nous pouvons, nous devons être très heureux. Sans doute, nous aurons encore quelques alertes, mais je finirai bien

par m'y habituer. Bientôt, je vous étonnerai par mon sang-froid et ma présence d'esprit dans les circonstances les plus difficiles.

ROSINE

Nous allons voir.

HUBERT

D'autant plus que j'ai pour principe que, dans la vie, tout finit par s'arranger.

ROSINE

Parbleu !

HUBERT

Ah ! ma chère petite Rosine.

Il la serre dans ses bras.

ROSINE

Ah ! mon chéri.

HUBERT

Tu m'aimes ?

ROSINE

Il le faut bien.

HUBERT, tirant sa montre.

Résumons-nous.

ROSINE

Oh ! oui.

HUBERT

En somme, il n'y a eu que deux incidents fâcheux : la dépêche, ça c'était votre faute... et l'autre jour, rue Lafontaine... c'était la mienne. Nous sommes donc quittes. Recommençons.

ROSINE

Oui... faisons la belle.

HUBERT

Ça ne vous sera pas difficile.

ROSINE

Mais cette fois-ci, vous savez bien ce que vous faites?

HUBERT

Ne vous occupez pas de ça.

ROSINE

Quoi qu'il arrive, c'est vous qui l'aurez voulu.

HUBERT

Comme vous me dites ça... Vous avez un air singulier.

ROSINE

Pas du tout, je vous mets en garde ; vous

ne me ferez pas de reproches... vous ne vous en prendrez qu'à vous-même.

HUBERT

Qu'à moi-même.

ROSINE

Il est encore temps... si vous voulez, je vous rends votre liberté.

HUBERT

Jamais de la vie... je n'en ai que faire.

ROSINE

Vous n'en voulez pas ?

HUBERT

Non.

ROSINE

Une fois ?

HUBERT

Non.

ROSINE

Deux fois?

HUBERT

Non, non.

ROSINE

Trois fois?

HUBERT

Non, non, non.

ROSINE, se levant.

Maintenant il faut que je parte, je n'ai même pas le temps de dîner.

HUBERT

Oh! ma pauvre adorée, mais nous sou-

perons... je viendrai vous chercher au théâtre, après la représentation.

ROSINE

Et si vous ne pouvez pas?

HUBERT, se levant.

Je pourrai... et nous souperons comme la première fois que je vous ai retrouvée, ça sera très gentil.

ROSINE

Je vais m'apprêter.

HUBERT

Je descendrai avec vous, vous me déposerez en route... rue de Rivoli; c'est sur votre chemin.

ROSINE

Entendu! Attendez-moi un instant, je reviens.

Elle sort.

## SCÈNE VII

HUBERT, seul.

Hubert, resté seul, prend son chapeau, sa canne qu'il fait tourner d'un air vainqueur. Il se promène en sifflant, fredonnant et chantant :

Je suis lâche avec toi, je m'en veux :
Mon amour est pourtant sans excuse.
Je le sais, de me voir très souffrir, ça t'amuse,
Car tu sens que je t'aime encor mieux !

Puis il s'assied sur le divan, au-dessous de la loggia, le chapeau en arrière, l'air très ohé ! ohé ! très viveur. Rosine apparait, quelques secondes après, dans la loggia ; elle a son chapeau et un grand manteau du soir.

## SCÈNE VIII

ROSINE, dans la loggia, HUBERT, dans l'atelier

ROSINE

Comme vous êtes gai !

HUBERT

Tiens, où donc êtes-vous ?

ROSINE

Au-dessus de votre tête.

HUBERT, se levant.

Oh ! mais, c'est charmant ! Vous faites très bien là-haut : avec le chapeau, le grand manteau, l'éclairage, ça s'arrange délicieusement... c'est un Boldini... un véritable Boldini... et puis le balcon, Roméo en bas, Juliette en haut... Vous savez quelle heure il est ?... Huit heures cinq.

ROSINE

Eh bien, venez, je descends.

Hubert en fredonnant (Non ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette !) va à la porte qu'il veut ouvrir, la secoue ; elle résiste. Rosine éclate de rire.

HUBERT

Je ne peux pas ouvrir cette sacrée porte.

ROSINE, riant.

Je vous ai enfermé.

HUBERT

Oui, vous m'aurez enfermé sans y penser.

ROSINE

Si... si... en y pensant, je l'ai fait exprès.

HUBERT

Allons donc ! Quelle plaisanterie !

ROSINE

Ça n'est pas une plaisanterie. Vous êtes bel et bien enfermé.

HUBERT

C'est très drôle, mais il est huit heures... et mon dîner !... je ne suis déjà pas en avance, descendez m'ouvrir.

ROSINE

Non, non, je ne vous ouvrirai pas. Vous comprenez, je veux être sûre de vous retrouver en revenant du théâtre. Il peut se passer tant de choses d'ici-là... vous allez rentrer dans votre famille. Avec vous, on ne sait jamais. Je n'ai pas dîné, je veux souper.

HUBERT

Puisque je vous jure que je viendrai vous chercher au théâtre.

ROSINE

Non, non, vous m'avez reconquise avec vos protestations d'amour. Je vous tiens, je vous garde.

HUBERT

Ça m'est égal, Adrien m'ouvrira quand vous serez partie.

ROSINE

Je ne crois pas. Je vais lui donner des ordres.

HUBERT

Alors, j'enfoncerai la porte.

ROSINE

Elle est solide.

HUBERT

Je sauterai par la fenêtre.

ROSINE

Ne dites donc pas de bêtises : vous êtes au deuxième étage.

HUBERT

Je crierai, je hurlerai jusqu'à ce qu'on vienne.

ROSINE

On ne vous entendra pas; à cette heure-

ci, il ne passe pas grand monde sur le Ranelagh, et vous êtes entre deux hôtels dont les maîtres sont encore à la campagne.

HUBERT

Vous avez pensé à tout. C'est de la séquestration.

ROSINE

Le séquestré de Passy !

HUBERT

Ça ne se fait plus de nos jours.

ROSINE

C'est très dix-huitième, ça doit vous plaire.

HUBERT

Ça peut vous mener loin.

ROSINE

Vous vous plaindrez au lieutenant de po-

lice, vous obtiendrez une lettre de cachet et vous me ferez enfermer au Fort-l'Évêque ?

HUBERT

Non, sérieusement, Rosine, ça a assez duré ; vous savez ce que vous faites ? tout ceci peut avoir les conséquences les plus graves... Si c'est une vengeance, elle est indigne de vous.

ROSINE

Allons, ne commencez pas à faire le gros bourdon. Quatre heures sont bien vite passées ; vous regarderez des gravures et ma bibliothèque est à votre disposition. Je serai là à minuit et demi, minuit trente-cinq au plus tard, et nous souperons comme le soir où vous m'avez revue, ce sera très gentil.

HUBERT

Ah ! ne comptez pas sur moi pour sou-

per... Je vous assure qu'en rentrant vous passerez un vilain quart d'heure.

ROSINE

Aussi, il est probable que je ne rentrerai pas seule.

HUBERT

Comment, vous ne rentrerez pas seule? Oh! mais vous êtes une femme dangereuse!

ROSINE

Je suis une fantaisiste, et c'est pour ça que vous m'aimez. D'abord, pour un homme marié dans les conditions où vous l'êtes, mon cher, toutes les femmes sont dangereuses. Je vous ai rendu votre liberté tout à l'heure... il fallait en profiter. Vous aviez besoin d'une leçon... vous vous tirerez de là comme vous pourrez, d'autant plus que j'ai pour principe que, dans la vie, tout finit

toujours par s'arranger. Adieu ! J'ai juste le temps d'aller au théâtre.

Hubert va à la porte, crie. On entend Rosine descendre en riant l'escalier extérieur.

HUBERT, tournoyant et criant.

Rosine... Rosine... C'est effrayant ! C'est effrayant ! Je suis perdu... et mon dîner ! qu'est-ce que je vais dire ? C'est effrayant ! Comment sortir de là ? Je suis perdu ! Ah ! la coquine !

Il jette son chapeau à terre et, de rage, envoie un coup de pied dans la table à thé ; les tasses volent en éclats.

*RIDEAU*

# ACTE QUATRIÈME

*Un petit salon chez les de Plouha. Porte à droite, porte à gauche. Fenêtre au fond.*

## SCÈNE PREMIÈRE

HUBERT, AMÉDÉE, MARIE.

Au lever du rideau, la scène est vide : quelques secondes, puis Hubert entre, suivi d'Amédée et de Marie, la femme de chambre.

HUBERT, à la femme de chambre.

Madame n'est pas encore rentrée ?

MARIE

Non, Monsieur... Madame a fait téléphoner plusieurs fois dans la soirée pour demander si Monsieur était là. Je n'y compre-

nais rien... je croyais que Monsieur dînait avec Madame. Monsieur n'a pas été malade ; il n'est rien arrivé à Monsieur... Monsieur n'a pas besoin de quelque chose ?

HUBERT

Non, non, je vous remercie, Marie... Laissez-nous.

MARIE

Bien, Monsieur.

Elle sort.

## SCÈNE II

HUBERT, AMÉDÉE.

HUBERT

Marguerite n'est pas encore rentrée... tant mieux ! Il est vrai que ça ne m'avance pas à grand'chose... c'est reculer pour mieux sauter. L'explication va être dure.

AMÉDÉE

J'en ai peur.

HUBERT

Voyons, il ne s'agit pas de perdre la tête ; racontez-moi ce qui s'est passé, au juste.

AMÉDÉE

Mais je vous l'ai raconté en venant en voiture ; vous n'avez donc pas écouté ?

HUBERT

Si... seulement je n'ai pas très bien compris... J'étais un peu étourdi, et je le suis encore... on le serait à moins...

AMÉDÉE

Eh ! bien, voilà : votre femme est arrivée à huit heures pour dîner chez nos cousins Droizar, croyant que vous veniez de

votre côté, comme c'était convenu ; on vous a attendu jusqu'à neuf heures, et on s'est mis à table.

HUBERT

On a bien fait.

AMÉDÉE

Ah ! oui. Marguerite était très inquiète, et nous la rassurions tous de notre mieux. On téléphonait chez vous toutes les dix minutes. Mais, comme vous ne veniez toujours pas, on craignait qu'il vous fût arrivé un accident de voiture, ou que vous fussiez tombé dans la rue, congestion, rupture d'anévrisme...

HUBERT

Oh !

AMÉDÉE

Dame ! Toutes les suppositions étaient

permises... Vous comprenez l'état dans lequel cette attente avait mis Marguerite, si bien que, vers dix heures, n'y tenant plus, elle est partie avec ma femme, sous la conduite de Chavresac, dans son coupé électrique, pour faire tous les commissariats de la rive droite, et moi, de mon côté, je devais faire les commissariats de la rive gauche.

HUBERT

C'est effrayant!

AMÉDÉE

Mais j'avais mon idée... je pensais bien que, s'il y avait quelque chose, ce devait être du côté de Rosine Bernier...

HUBERT

Femme dangereuse.

AMÉDÉE

Et que, malgré vos serments, vous vous

rappelez le jour de la fameuse dépêche, vous aviez recommencé avec cette femme.

HUBERT

Je vous assure...

AMÉDÉE

J'ai donc couru tout droit au Théâtre moderne... elle venait d'entrer en scène... je l'ai attendue, je me suis nommé, je lui ai exposé les motifs de ma visite, et alors j'ai tout appris.

HUBERT

Femme très dangereuse !

AMÉDÉE

Mais non, elle n'avait pas fait ça méchamment... elle trouvait tout ça très drôle et, lorsque je lui ai représenté le mal

qu'elle pouvait causer, elle s'est hâtée de me remettre un mot pour son domestique, lui mandant de vous délivrer.

HUBERT

C'est encore heureux.

AMÉDÉE

Du Théâtre moderne j'ai couru à Passy, à son hôtel, j'ai remis la lettre au domestique qui vous a rendu la liberté, et je vous ai ramené ici.

HUBERT

Ah! quelle aventure!... Qu'est-ce que je vais dire à ma femme, à ma pauvre petite femme? Comment expliquer cette absence? Voyons, Amédée, vous n'auriez pas une idée, vous?

AMÉDÉE

Ma foi non, ça n'est pas commode.

HUBERT

Vous ne savez pas ce que j'ai envie de faire ?

AMÉDÉE

Non.

HUBERT

J'ai envie de dire tout simplement la vérité.

AMÉDÉE

Vous plaisantez ?

HUBERT

Mais non... Il me semble qu'un homme comme moi, un mari coupable qui s'accuserait loyalement, cela ne manquerait pas d'une certaine grandeur à laquelle une

femme comme la mienne ne saurait rester insensible.

AMÉDÉE

Les femmes sont rarement sensibles à cette sorte de grandeur.

HUBERT

Alors que faire ?

AMÉDÉE

Écoutez-moi bien, mon cher ami, vous ne pouvez pas me soupçonner de duplicité et de rouerie.

HUBERT

Certes, vous êtes bien l'homme le plus loyal que je connaisse.

AMÉDÉE

Pourtant, je vous conseille de n'avouer

jamais. J'ai pour principe qu'en ces sortes d'affaires, nous devons agir à l'égard des femmes comme elles agissent vis-à-vis de nous dans des circonstances semblables. Or vous avez connu des femmes... vous avez été trompé... qui ne l'a pas été ? Mais, alors même que vous en étiez certain, alors même que vous aviez en mains le faisceau de preuves qui devait les confondre, ont-elles avoué ? Et ne se sont-elles pas servies, au contraire, de ce faisceau pour fustiger votre défiance jusqu'à ce que vous leur demandiez pardon d'avoir douté d'elles ?

HUBERT

C'est vrai.

AMÉDÉE

Pouvez-vous m'en citer une seule qui vous ait dit la vérité ?

HUBERT

Si... Il y en a une... Je l'avais surprise en flagrant délit avec un de mes amis ; elle m'a dit : « Puisque je ne peux pas te le cacher, je trouve plus loyal de te l'avouer franchement ! »

AMÉDÉE

Vous aviez affaire à une nature essentiellement droite. Croyez bien que vous étiez tombé sur une exception.

HUBERT

Je ne peux pourtant pas faire croire à ma femme que j'ai assisté à ce dîner.

AMÉDÉE

Non... aussi donnez-lui une raison de votre absence.

HUBERT

Quelle raison puis-je lui donner? Encore faut-il qu'elle soit vraisemblable.

AMÉDÉE

Il vaudrait mieux, en effet, trouver une raison plausible ; mais, si vous n'en trouvez pas, dites n'importe quoi. L'essentiel, c'est de ne pas rester court. C'est comme lorsqu'on passe un examen ; le seul fait de se présenter devant l'examinateur, il ne peut pas vous donner zéro. Vous êtes là, ça vaut déjà un point et, si vous dites quelque chose, même une stupidité, ça vaut encore un point. Quand j'étais à l'École d'Agriculture, un jour que je passais un examen de zoologie, le professeur me demanda comment on guérissait le tournis... c'est une maladie inflammatoire du mouton carac-

térisée par le tournoiement de l'animal d'un seul côté... J'ai répondu qu'il fallait le faire tourner en sens contraire. Oh ! ça n'était pas très fort ; mais, enfin, j'ai eu tout de même la note deux. Eh bien, pour se tirer d'embarras et, surtout, pour ne pas demeurer muettes, les femmes ne balancent pas à faire des réponses de cette force-là !

HUBERT

Vous croyez ?

AMÉDÉE

Rappelez-vous bien... cherchez dans vos souvenirs... ne vous ont-elles pas dit parfois des choses... fantastiques ?

HUBERT

En effet... je me rappelle avoir donné une fois à une femme, il y a longtemps de ça, à une femme que j'aimais, une croix avec de modestes pierres jaunes, des to-

pazes brûlées. Quelques jours après, ces pierres jaunes étaient devenues de jolies pierres roses qui certainement coûtaient beaucoup plus cher et, comme je m'en étonnais, elle m'a dit : « Chéri, tu as acheté ce bijou le soir, et tu as cru que les pierres étaient jaunes... moi aussi, je l'ai cru ; mais, le lendemain matin, j'ai bien vu qu'elles étaient roses. Tu penses si j'ai été surprise ! » J'avais envie de lui dire : pas tant que moi !

AMÉDÉE

Mais vous n'avez rien dit.

HUBERT

Non, elle m'a démontré que c'était une question d'éclairage.

AMÉDÉE

D'éclairage... oui... et ça n'était que ça au fond. Et vous l'avez cru ?

HUBERT

Non, j'étais bien sûr que les pierres étaient jaunes et que la lumière n'y faisait rien, puisque j'avais acheté cette croix le matin.

AMÉDÉE

Mais votre petite amie vous a chanté à peu près la romance d'Hamlet.

Doute de la lumière,
Doute du soleil et du jour,
Mais ne doute jamais de mon amour.

HUBERT

Alors, j'ai fait semblant de le croire, et puis, à vrai dire, au bout de quelque temps, ma foi, je l'ai cru pour de bon.

AMÉDÉE

Eh bien, quoi que vous lui racontiez, votre femme vous croira, parce qu'elle ne

demandera qu'à vous croire. Elle vous aime, mon cher, tout est là. Elle ne voudra pas aller jusqu'au bout de ses conjectures; elle vous sera reconnaissante de la moindre offrande, c'est-à-dire de n'importe quelle histoire vous inventerez, pour changer cette aventure un peu jaune pour elle en aventure rose... vous comprenez ?

HUBERT

Oui, mais les femmes ne sont tout de même pas aussi naïves que nous, et on ne leur fait pas avaler facilement de telles couleuvres.

AMÉDÉE

Parce que nous n'osons pas; mais soyez bien persuadé qu'en amour la crédulité est des deux sexes.

HUBERT

Vous êtes cynique, Amédée, vous êtes

cynique, et vous vous révélez tout à coup comme un personnage machiavélique.

AMÉDÉE

Mon cher beau-frère, il s'agit de vous sauver et surtout de ne pas désoler ma belle-sœur. Sans doute, il n'est pas très élégant d'abuser de l'amour d'une charmante femme pour lui faire croire ce qu'on veut. Mais nous n'avons pas le choix des moyens, et c'est ici que l'homme raisonnable réapparaît, j'estime qu'il vaut mieux abuser un peu de l'amour que Marguerite a pour vous, plutôt que de détruire brutalement cet amour ou, tout au moins, de le compromettre gravement.

HUBERT

Vous avez raison.

AMÉDÉE

Il est bien entendu que tout ça n'est excusable que si vous êtes bien guéri et que vous vous jurez à vous-même de ne jamais recommencer... mais j'espère que la leçon que vous a donnée Rosine Bernier ne sera pas perdue et que, cette fois, la Bascule est définitivement renversée.

HUBERT

Ah ! grands dieux, vous pouvez être tranquille ; mais tout ça ne me donne pas une idée... J'ai bien pensé... mais c'est tellement gros.

AMÉDÉE

Dites toujours.

HUBERT

Non, c'est fou.

AMÉDÉE

Mais dites donc.

HUBERT

Vous savez que Marguerite désire beaucoup... (A ce moment précis, on entend sonner.) On sonne, c'est elle... Je n'ai plus le temps de vous dire mon idée... mais vous me soutiendrez, vous direz comme moi?

AMÉDÉE

Comptez sur moi... d'autant plus qu'elle est excellente, votre idée.

HUBERT

Vous ne la connaissez pas.

AMÉDÉE

Non, mais il faut bien vous encourager.

On entend dans l'antichambre un bruit de voix : Comment, il est là... depuis quand... avec Amédée... Vivant... qu'est-ce qui est arrivé, etc... puis Marguerite fait irruption dans le petit salon, suivie de sa sœur et de Chavresac.

## SCÈNE III

HUBERT, AMÉDÉE, MARGUERITE, MARTHE, CHAVRESAC.

MARGUERITE, très émue, se précipite vers Hubert.

C'est toi... c'est toi... tu n'as pas de mal... que t'est-il arrivé ? Où étais-tu, mais parle, parle donc !

HUBERT

Ma chérie, il ne m'est rien arrivé du tout. Ah ! Ah ! elle est bien bonne.

MARGUERITE

Je ne trouve pas... Ah ! mon Dieu, j'ai cru que je ne te retrouverais pas vivant.

Elle a une sorte d'évanouissement.

MARTHE

Elle se trouve mal.

On assied Marguerite sur un fauteuil ; on s'empresse autour d'elle ; on sonne la femme de chambre, qui entre aussitôt.

MARTHE

Marie... vite... vite... allez chercher des sels, de l'éther.

MARIE

Oui, Madame.

HUBERT

Elle se trouve mal, ça va très bien... toutes mes prévisions se réalisent admirablement... C'est une syncope... Dieu soit loué !... je suis bien content.

Cependant Marie rentre avec de l'éther, un verre d'eau, un flacon de sels.

MARTHE

Tiens, ma chérie, bois ça... ça te fera du bien.

MARGUERITE, buvant.

Ça va mieux... Ah ! j'ai eu une telle émotion.

MARTHE

Je crois bien.

MARGUERITE

C'est affreux.

Elle pleure.

MARTHE, à Hubert.

C'est la réaction. Il faut la laisser pleurer.

HUBERT

Mais oui, tout ça est très bien : ce n'est rien, parbleu ! ce n'est qu'une crise effroyable... mais il le fallait... c'est la crise salutaire. A la bonne heure, voilà d'excellentes larmes, ça fait plaisir à voir. Va, va,

ne te gêne pas, ma pauvre petite femme... verse des pleurs abondants.

Cependant Marthe est venue rejoindre Amédée et Chavresac, qui causent à voix basse dans un coin du salon.

MARTHE, à Amédée.

Hubert est devenu fou?

AMÉDÉE

Mais non... ça doit être son idée...

MARTHE

Où était-il... c'est encore quelque histoire avec Rosine Bernier?

AMÉDÉE

Oui, je vais vous expliquer.

Ils causent à voix basse.

HUBERT, à sa femme.

Allons! c'est fini maintenant... c'est fini.

Il veut l'embrasser.

MARGUERITE

Non, laisse-moi. Ah ! vraiment, tu n'as pas de cœur. Alors, tu es content de me voir pleurer. Comment ! Tu me laisses toute une soirée dans la plus cruelle incertitude, dans la plus horrible angoisse. Depuis deux heures, je cours tous les commissariats de la rive droite, redoutant à chaque instant d'apprendre que tu as été écrasé ou assassiné... j'arrive ici, à moitié morte, et tu me reçois en riant. Tu trouves ça risible !

Elle repleure.

HUBERT, très ému.

Oh ! non, je ne trouve pas ça risible du tout ; mais il fallait que tu fusses inquiète, il n'y a pas à dire, il le fallait. Ton émotion, tes angoisses, tes larmes, tout cela était voulu, prévu, et si je ne suis pas venu

ce soir à ce dîner, eh! bien, je l'ai fait exprès.

MARGUERITE

Tu l'as fait exprès!... mais pourquoi, dans quel but, quel homme es-tu donc?

HUBERT

Je suis un homme qui désire follement, ardemment avoir un enfant. Ah! va, je le désire autant que toi.

MARGUERITE

Mais quel rapport cela a-t-il?

HUBERT

Tu vas comprendre... L'autre jour, j'ai rencontré un ancien camarade de collège...

MARGUERITE

Ah! oui, je les connais, ces camarades-là, il s'appelle Durand, n'est-ce pas?

HUBERT

Pourquoi Durand ?... il s'appelle Lévy, justement... Jacques Lévy. Alors, il m'a raconté une chose étonnante. Figure-toi qu'il était marié depuis quatre ans, comme nous, et il n'avait pas d'enfants. Sa femme en était très malheureuse... elle était allée à Luxeuil trois ans de suite, mais rien. Bref, l'année dernière, il devait dîner en ville, un soir, avec sa femme... ils y allaient chacun de leur côté, comme nous; mais voilà qu'en passant sur le boulevard Montmartre, il est appréhendé par deux agents en bourgeois qui l'avaient pris pour un autre... erreur policière comme il s'en commet tant, hélas ! Ils l'obligent à les suivre chez le commissaire de police qui n'était pas là, naturellement ; il ne peut être interrogé qu'à dix heures et demie et

relâché à onze... il court chez lui et trouve sa femme, comme je t'ai retrouvée, en larmes, à demi-morte d'inquiétude. — Ah ! te voilà ! — crise de nerfs d'abord, ensuite épanchements que tu devines et, neuf mois après, ils avaient un superbe petit garçon que Durand... que Lévy attribue à l'émotion que sa femme avait éprouvée.

MARGUERITE

Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Tu ne m'as jamais parlé de ça.

HUBERT

Ah ! je ne t'en avais pas parlé, parce que j'avais mon idée ; mais Amédée la connaît bien, l'histoire, n'est-ce pas, Amédée ?

AMÉDÉE

Oui, oui, vous me l'avez en effet racontée.

HUBERT

Et c'est même lui qui m'a conseillé d'employer ce moyen-là et de provoquer en toi une émotion violente.

MARGUERITE

Comment, vous saviez ça... vous, Amédée, vous avez vu dans quel état j'étais, et vous avez eu le triste courage de me laisser toute une soirée !... mais vous êtes un misérable !

AMÉDÉE

Permettez, permettez, ma chère amie, je n'ai rien conseillé à Hubert.

HUBERT

Pardon, ne m'avez-vous pas dit : « Ce serait une expérience à tenter. » Voyons, rappelez-vous. Ce sont là vos propres paroles.

AMÉDÉE

Oui, oui, j'ai pu vous dire ça sans y attacher d'importance, par manière de plaisanterie... mais je ne pouvais pas penser que vous prendriez cette boutade au sérieux, que vous la mettriez en exécution, surtout ce soir où vous aviez le dîner de contrat de votre cousin dont vous êtes témoin.

MARGUERITE

Oui... Tu aurais pu choisir un autre jour.

HUBERT

Mais c'est précisément pour t'alarmer davantage que j'ai choisi une solennité à laquelle ma présence était indispensable. Comprends-tu ? .. tout cela était calculé, calculé !... Quand on entreprend quelque chose, il ne faut rien laisser au hasard.

MARTHE, bas à Amédée.

C'est raide.

MARGUERITE

Alors, qu'as-tu fait pendant tout ce temps-là ?

HUBERT

J'ai dîné... dîné... enfin ! je me suis plutôt assis devant une table dans une brasserie de la rue Royale... Tu comprends bien que je pensais à toi et quelle devait être ton inquiétude. J'aurais voulu la faire cesser et te rejoindre, mais je ne pouvais pas... j'étais enfermé...

MARGUERITE

Enfermé ?

HUBERT

Oui, j'étais comme enfermé dans ma ré-

solution, j'étais le prisonnier de l'expérience que je tentais.

MARGUERITE

Et après dîner ?

HUBERT

Après dîner, je me suis imposé, pour tuer le temps, de remonter et de descendre douze fois l'avenue des Champs-Élysées ; tu sais, comme l'allée des platanes qne tu parcourais douze fois matin et soir à Luxueil.

CHAVRESAC, à mi-voix à Amédée.

Ça ferait quarante-huit kilomètres.

AMÉDÉE

On ne peut pas penser à tout.

MARGUERITE

Et puis ?

HUBERT

Et puis je suis rentré à la maison.

MARGUERITE

Mais où Amédée t'a-t-il retrouvé ?

HUBERT

Devant la porte, il descendait de voiture au moment où je rentrais... n'est-ce pas, Amédée.

AMÉDÉE

Oui, oui, parfaitement.

MARGUERITE

Enfin, tu es là, tu n'as rien, c'est le principal.

HUBERT

Ah ! ma petite Marguerite... tu es bien la meilleure petite femme que je connaisse.

MARGUERITE

Tu peux le dire.

MARTHE, à mi-voix à Amédée.

Croyez-vous qu'elle le croie... moi, je sais bien qu'à sa place...

AMÉDÉE

Parce que vous êtes prévenue... elle a des doutes certainement... mais, avant une demi-heure, elle le croira... Ça, ça regarde Hubert... laissons-les... laissons-les...

MARTHE, à Marguerite.

Ma chérie, tu dois être brisée... Tu as besoin de repos... nous allons te dire au revoir.

Elle l'embrasse.

MARGUERITE

Au revoir et merci... vous avez été si

gentils, si dévoués... Vous aussi, Chavresac, vous êtes un bon ami.

CHAVRESAC

C'est la moindre des choses.

On s'embrasse, on se serre les mains.

MARTHE

Je viendrai te voir demain matin pour savoir comment tu auras passé la nuit.

MARGUERITE

C'est ça... c'est ça...

HUBERT, reconduisant Amédée.

Vous avez été parfait, vous.

AMÉDÉE

Parfait... oui... enfin !...

Ils sortent.

## SCÈNE IV

HUBERT, MARGUERITE.

HUBERT

Allons, voyons, c'est fini, maintenant... oublions tout ça.

MARGUERITE

Oublier, tu en parles à ton aise... Je suis encore toute meurtrie...

HUBERT

Il faut me pardonner.

MARGUERITE

Je te pardonnerai... si ça réussit.

HUBERT

Mais, pour que ça réussisse, il faut d'abord que tu me pardonnes.

MARGUERITE

C'est vrai.

HUBERT

Et puis je vais t'emmener souper... tu as besoin de t'étourdir... tu ne peux pas avoir un enfant dans ces conditions-là... il ne ferait que pleurer, le malheureux, ce serait une fontaine... je vais te griser, tu es très gaie quand tu es un peu grise...

MARGUERITE

Alors, ce sera un pochard.

HUBERT

Eh bien, ça vaut mieux. C'est entendu.

e t'emmène souper, et c'est bien ton tour.

Il va sonner la femme de chambre.

MARGUERITE

Mon tour ?

HUBERT

Certainement, tu as très mal dîné, toi aussi... alors c'est ton tour de souper.

MARIE

Monsieur a sonné.

HUBERT

Oui, Marie; téléphonez au cercle qu'on envoie une voiture.

MARIE

Bien, Monsieur.

Elle sort.

MARGUERITE

Je ne peux pas entrer dans un restaurant avec cette figure-là.

HUBERT

Nous demanderons un cabinet particulier comme deux amoureux. D'abord, tu es très jolie, tu n'as qu'à te passer un peu de poudre de riz sur la frimousse... tu vas faire un petit raccord... comme on dit au théâtre.

MARGUERITE

Écoute, je veux bien, mais à une condition. Vois-tu, moi, je suis une pauvre petite femme qui croit tout ce qu'on lui dit... il ne faut pas en abuser et, surtout, jure-moi de ne plus recommencer.

HUBERT

Oh ! ma chérie, je te le jure. A moins que tu ne désires plus tard en avoir un second.

MARGUERITE

Maintenant que je suis prévenue, une autre fois, je ne me ferais plus de tourments. Et puis, j'ai réfléchi, je me contenterai d'un...

HUBERT

Allons, va t'apprêter. (Marguerite sort. Hubert resté seul dit :) Non, ça n'est pas possible... il faut y renoncer... on ne peut pas aimer sa femme plus que tout au monde et la tromper tout le temps !

*RIDEAU*

# ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, BOULEVARD DES ITALIENS, PARIS

ALFRED ATHYS

*Grasse matinée*, comédie en un acte. Couverture de VALLOTTON. 1 vol. in-18 jésus . . . . 1.

BJÖRSTJERNE-BJÖRNSON

*Au-dessus des forces humaines*, drame en six actes et deux parties. 1 vol. in-18 jésus. . . 3.

*Laboremus*, pièce en trois actes. 1 vol. in-18 jésus. 3

ALFRED CAPUS

*La Bourse ou la Vie*, comédie. 1 vol. in-18 jésus.. 3

*La Veine*, comédie en quatre actes. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3

MAURICE DONNAY et LUCIEN DESCAVES

*La Clairière*, comédie en cinq actes. Couverture de E. CARRIÈRE. 1 vol. in-18 jésus . . . . . 3.

ANDRÉ GIDE

*Le roi Candaule*, drame en trois actes. 1 vol in-18. 2

GERHARDT HAUPTMANN

*Le Voiturier Henschel*, pièce en cinq actes, 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3.

ROMAIN COOLUS

*Le Marquis de Carabas*, conte lyrique bouffe en trois actes. 1 vol. in-18 jésus . . . . . 3.

*L'Enfant malade*, pièce en quatre actes, en prose. 1 vol. in-16. . . . . 2

ANDRÉ DE LORDE et EUGÈNE MOREL

*Dans la Nuit*, tragédie en quatre actes, en prose. 1 vol. in-16. . . . . 2

ANDRÉ PICARD

*La Confidente*, pièce en trois actes. 1 vol. in-16. 2

URBAIN GOHIER

*Le Ressort*, étude de révolution, en quatre actes. 1 vol. in-16. . . . . 2

TRISTAN BERNARD

*Le Fardeau de la Liberté*, comédie en un acte. Couverture de TOULOUSE-LAUTREC. 1 vol. in-16. 1.

HERMANN SUDERMANN

*L'Honneur — Magda*, 1 vol. in-18 jésus . . . . 3.


Imp. CH. RENAUDIE, 50, r. de Seine, Paris. — 5804.

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of O
Date Due

a39003 003891263b